

LA SÉANCE DES COMMUNES : DÉCLARATION DE M. LLOYD GEORGE

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.733. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Vendredi
10
MAI
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Étranger... 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^e des Italiens - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LE TORPILLAGE DU VAPEUR FRANÇAIS "LA PROVENCE"



LES DÉGATS CAUSÉS PAR L'EXPLOSION DE LA TORPILLE



« LA PROVENCE » DANS LE PORT ESPAGNOL DE PALAMOS



L'ÉQUIPAGE DE « LA PROVENCE » PHOTOGRAPHIÉ AVEC SON CAPITAINE SUR LE PONT DU NAVIRE APRÈS LE TORPILLAGE

Dans la nuit du 13 au 14 avril, « La Provence » croisait au large des côtes d'Espagne lorsque, vers vingt-trois heures, l'homme de veille aperçut un sous-marin allemand à la hauteur du phare de Palamos. L'alerte fut donnée, mais le pirate avait déjà plongé et

envoyé sa torpille. Elle atteignit « La Provence » au-dessous de sa ligne de flottaison. Le navire donnait fortement de la bande. Pourtant le capitaine réussit à le redresser et à le faire rentrer par ses propres moyens dans le port de Palamos, où il sera renfloué.

A PROPOS DE LA LETTRE DU GÉNÉRAL MAURICE

M. LLOYD GEORGE A TRIOMPHÉ
A LA CHAMBRE DES COMMUNESPar 293 voix contre 106, la motion
de M. Asquith a été repoussée.

M. Lloyd George a triomphé à la Chambre des Communes. Son succès ne faisait aucun doute, après les résolutions prises par les comités des deux grands partis. « Il y a la guerre » : c'est le mot d'ordre de l'Angleterre comme de la France, et le cabinet de M. Lloyd George, dont la politique de guerre a la confiance du pays, possède, après ce vote, l'autorité nécessaire pour régler, au point de vue de la discipline, l'incident soulevé par le général Maurice.

LONDRES, 9 mai. — Un nombreux public se trouve, cet après-midi, à la Chambre des Communes lorsque M. Asquith se lève pour proposer la nomination d'une commission spéciale d'enquête relativement aux allégations contenues dans la lettre du général sir F. Maurice. Les galeries des ambassadeurs et des lords sont pleines. Au premier rang se trouve l'ambassadeur d'Italie.

M. Asquith dit que pas mal de malentendus semblent exister en ce qui concerne un sujet réellement très simple. Ni dans l'intention, ni en fait, sa motion ne comporte un vote de blâme contre le gouvernement. S'il avait pensé qu'il était de son devoir de demander aux Communes de voter un blâme, il aurait eu le courage de le faire en toute sincérité et sans équivoques. Il ne désire pas le pouvoir et ne se soucie pas de le reprendre.

Parlant de la lettre du général sir F. Maurice, M. Asquith dit :

— Le général sir F. Maurice doit savoir qu'il commettait une grave violation des règlements du royaume et qu'il mettait en danger tout son avenir militaire.

M. Asquith s'oppose à la proposition tendant à faire effectuer une enquête par deux juges, et dit que ce serait un tribunal impuissant, à moins que ce tribunal ne soit muni de sérieux pouvoirs.

M. Asquith pense qu'une commission de cinq membres de la Chambre des Communes, désignés en dehors de toute préoccupation de partis, pourrait probablement arri-

ver à une solution dans un délai de deux ou trois jours.

M. Lloyd George prend la parole. Il est salué par de vifs applaudissements. — Au moment, dit-il, où le général sir F. Maurice a cessé d'occuper un emploi qu'il avait rempli pendant deux ans, il a contesté les déclarations faites par deux ministres.

Il n'a jamais contesté ces déclarations alors qu'il n'avait pas seulement accès aux sources officielles, mais même auprès des ministres.

M. Lloyd George demande s'il n'était pas du devoir de sir F. Maurice, lorsqu'il pensait que l'affaire était si importante qu'il se croyait obligé d'enfreindre les règlements du royaume, de se rendre d'abord auprès des ministres mis en cause, de leur signaler leur erreur et de leur demander de la corriger.

Jamais une syllabe n'a été prononcée jusqu'au moment où M. Lloyd George a vu la lettre de sir F. Maurice dans les journaux.

Je dis que j'ai été traité avec injustice, s'écrie M. Lloyd George, au milieu de vifs applaudissements.

M. Lloyd George fait remarquer que, d'autre part, le général sir F. Maurice n'a pas fait de représentations à ses chefs immédiats, le secrétaire d'Etat ou le chef d'état-major.

M. Lloyd George propose d'énumérer toutes les sources d'informations qui ont servi de bases aux déclarations de M. Bonar Law, et il invite la Chambre à juger aujourd'hui. (Applaudissements.)

MM. Bonar Law et Lloyd George sont vivement désireux que les assertions du général sir F. Maurice soient soumises à l'examen d'un tribunal impartial, lequel aurait à sa disposition des informations très nombreuses et très confidentielles, qui ne laisseront absolument aucun doute sur la véracité de leurs déclarations.

LA MOTION DE M. ASQUITH
EST REJETÉE

LONDRES, 9 mai. — La motion de M. Asquith est rejetée par 293 voix contre 106. (Havas.)

« L'UNITÉ DE COMMANDEMENT NOUS OUVRIRA LA ROUTE
LA PLUS SÛRE VERS LA VICTOIRE », DÉCLARE LORD DERBY

L'Association de la presse anglo-américaine a reçu, hier, à déjeuner, M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères ; l'ambassadeur d'Angleterre, lord Derby, et l'ambassadeur des Etats-Unis, M. W. G. Sharp.

La réunion était présidée par M. Elmer Roberts, représentant de l'Associated Press, assisté de M. Grundy, secrétaire général. Au dessert, M. Pichon, M. Sharp et lord Derby ont pris successivement la parole.



LORD DERBY M. SHARP

L'ambassadeur des Etats-Unis a parlé du grand rôle de la presse dans les circonstances actuelles, et a tenu à rendre un hommage spécial à la presse française, qui a tant contribué à resserrer encore entre les deux grandes Républiques les liens traditionnels de mutuelle estime et de confraternité constante.

En donnant la parole à lord Derby, le président de l'Association, M. Elmer Roberts, fait une flatteuse allusion aux illustres ancêtres du nouvel ambassadeur britannique.

Après quelques mots de remerciements pour l'honneur qui lui est fait d'être invité à prononcer une allocution, lord Derby déclara ensuite, non sans humour, qu'on ne devait témoigner qu'une faible reconnaissance à un homme dont l'effort personnel ne consistait qu'à suivre le chemin que lui avaient tracé ses aïeux. Quelle gratitude ne devait-on pas marquer, au contraire, à celui qui représentait à lui seul toute une lignée familiale ! Et il cita l'exemple du président Wilson, dont l'admirable personnalité constituait un véritable modèle pour le nouveau monde aussi bien que pour l'ancien.

Lord Derby a continué en ces termes :

« Nous avons maintenant réalisé l'unité de commandement, et je voudrais vous dire un mot à ce sujet : réaliser l'unité de commandement n'est pas aussi aisé que certains le pensent. C'est une chose difficile pour une nation que de confier son armée entre les mains d'un général, si distingué soit-il, d'une autre nation. Cela a été fait, cependant, et il n'est personne dans mon pays qui ne croie qu'en agissant ainsi nous n'avons fait que ce qui était juste.

« Je suis fier de penser que sir Douglas Haig a été mon aïeul depuis de longues années, et j'en suis d'autant plus fier que je sais l'absolue loyauté avec laquelle il s'est mis à la disposition du général Foch. » Cette loyauté ne lui a pas été dictée par des ordres reçus : elle vient d'une confiance absolue dans le commandant en chef. Et j'irai plus loin : ce n'est pas la loyauté

d'un seul homme, c'est le symbole de la loyauté de tous ses officiers et du pays tout entier dont il commande les armées. Je n'hésite pas à déclarer que cette unité de commandement, acceptée comme elle l'a été par tous les peuples qui se battent avec nous, nous ouvrira la route la plus sûre vers la victoire et que cette route ne tardera pas à être parcourue.

Lord Derby a parlé ensuite du danger de ce qu'il a appelé les commérages déprimants de gens irresponsables.

— Il appartient à la presse, a-t-il dit, d'écarter le danger suscitait surtout par l'initiative malfaisante et la sinistre propagande des « Boches » (sic).

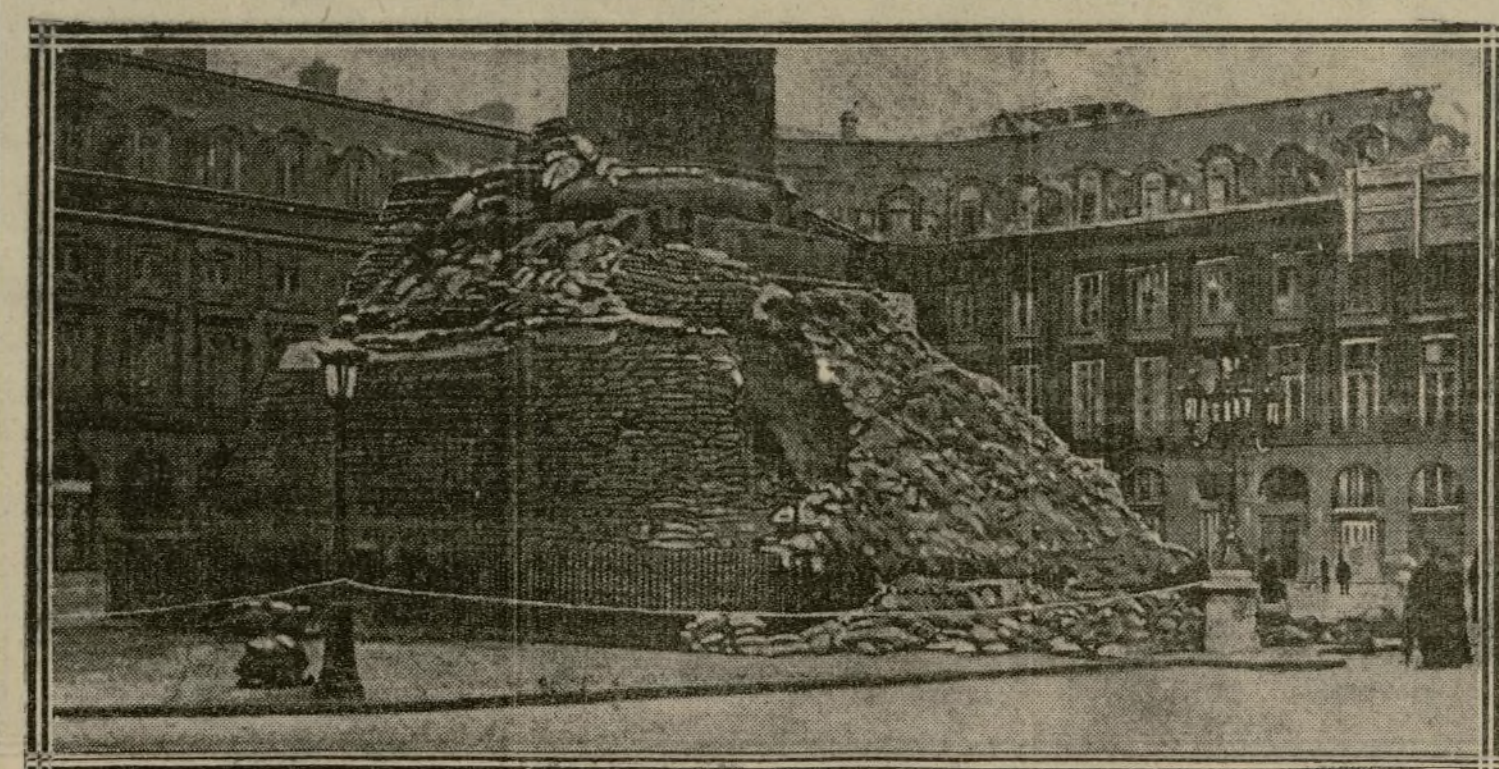
L'ambassadeur britannique a conclu :

— Je sais qu'à l'heure présente il y a, dans le pays que j'ai l'honneur de représenter, un sentiment de détermination aussi fort qu'au début de la guerre, la même volonté aussi inébranlable qu'en août 1914 de gagner la victoire finale par la contribution de toutes les forces vives de la nation à l'effort commun et inlassable de toutes les autres nations alliées.

« Beaucoup de routes mènent à Rome : différentes aussi sont les routes par lesquelles chaque nation allée marche vers la victoire ; mais je crois du plus profond de mon cœur que chacun de nos peuples poursuit résolument son chemin, avec toutes ses ressources, pour rendre enfin au monde la paix de la justice. »

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS
par Correspondance
aux Soldats & S.-Off. — FIGIER, rue Rivoli 53 à PARIS

LES SACS DE SABLE QUI PROTEGEAIENT LA COLONNE VENDÔME SE SONT ÉCROULÉS



PHOTOGRAPHIE PRISE HIER DE LA COLONNE VENDÔME DONT LA CARAPACE DE TERRE S'EST EFFONDREE

L'effondrement des sacs de terre qui protégeaient la colonne Vendôme de l'Arc de Triomphe, ne fut que le premier d'une série.

Depuis, le rempart qui défendait la fon-

ENTRE LA CLYTTIE ET VOORMEEZEE

TOUTES NOS POSITIONS
complètement rétablies

Nos contre-attaques ont refoulé deux divisions ennemies, qui furent fort éprouvées.

Une fois de plus l'ennemi en est pour ses frais, ou plutôt pour ses pertes : les contre-attaques des troupes britanniques et françaises ont repris les positions où il avait réussi à pénétrer vers le centre de son front d'attaque, en avant de l'étang de Dickebusch, et rétabli complètement la ligne en faisant un certain nombre de prisonniers.



L'opération tentée par les Allemands avait une certaine importance : deux divisions y ont pris part sur un front d'environ trois kilomètres et ont été fort éprouvées. Elle devait certainement précéder une offensive plus étendue, en lui assurant de favorables positions de départ.

L'attaque qui a été prononcée ce matin au nord de Kemmel paraît avoir le même caractère et dénoncer les mêmes intentions. Ici également, la situation a été complètement rétablie. Les résultats obtenus jusqu'ici ne sont guère encourageants pour les Allemands. Ils s'obstinent cependant, non seulement pour des raisons de politique intérieure, mais parce que les positions qu'ils occupent autour d'Ypres, dominées presque de toutes parts, sont trop difficiles à tenir et qu'il leur faut se donner de l'air à tout prix. Mais le secteur d'Ypres n'est pas, à beaucoup près, le plus important du champ de bataille.

Jean VILLARS.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

13 HEURES. — Hier soir, dans le secteur La Clyttie-Woormezele, des contre-attaques heureuses déclenchées par les troupes britanniques et françaises ont réussi à repousser l'ennemi des positions de notre première ligne dans lesquelles il avait pénétré dans la matinée.

Notre ancienne ligne a été rétablie. Nous avons fait quelques prisonniers.

Ce matin, l'ennemi nous a attaqués au nord de Kemmel ; il est parvenu à avancer légèrement sur un point où la lutte continue.

Deux divisions allemandes ont pris part à l'attaque d'hier matin. Au cours de cette action et pendant les contre-attaques qui l'ont suivie, le feu de notre artillerie et de notre infanterie a infligé de lourdes pertes à l'ennemi.

Des combats locaux autour de Bucquoy nous ont permis de faire 30 prisonniers.

Pendant la nuit, entre la Somme et l'Ancre, nous avons réalisé des progrès, et, tout en améliorant nos positions dans ce secteur, nous avons fait quelques prisonniers.

Aux environs de Lens et de Merris, des attaques ennemies ont été repoussées.

L'artillerie allemande s'est montrée très active pendant la nuit dans le secteur d'Albert.

21 H. 30. — Ce matin, en fin de bataille, dans le secteur La Clyttie-Woormezele, les positions françaises et anglaises ont été complètement rétablies.

A la suite de l'activité de son artillerie déjà signalée, l'ennemi a lancé, de bonne heure ce matin, deux attaques dans les environs d'Albert et Bouzincourt.

A ce dernier point, l'attaque ennemie a été brisée par le feu de notre infanterie et de nos mitrailleuses et n'a pu arriver jusqu'à nos tranchées.

Les troupes ennemies, après avoir subi de lourdes pertes sous notre feu, à Albert, ont pu prendre pied dans nos positions avancées, sur un front d'environ 150 yards.

En dehors de l'activité réciproque de l'artillerie en différents secteurs, rien à signaler sur le reste du front britannique.

NOS RAPPORTS AVEC LES NEUTRES

UNE RIPOSTE
HEUREUSE

La France fournira à la Suisse le charbon que lui refuse l'Allemagne.

BERNE, 9 mai. — Les journaux annoncent que le gouvernement français a informé le Conseil fédéral qu'il était prêt à mettre mensuellement à la disposition de la Suisse 83.000 tonnes environ de charbon à 150 fr. la tonne (argent suisse). Cette nouvelle a produit la plus heureuse impression.

On juge cette quantité suffisante pour le ravitaillement de la Suisse, si on y ajoute les 75.000 tonnes que l'Allemagne, par l'accord du 20 août 1917, a reconnu devoir fournir à la Suisse en compensation de l'énergie électrique mise à sa disposition par l'industrie suisse.

Il y a deux écoles dans les rapports des belligérants avec les neutres : il y a l'école française et l'école allemande. Nos voisins des Suisses peuvent en faire l'expérience. L'Allemagne croyait les tenir au point de vue économique et pouvoir exiger d'eux des conditions draconiennes en faisant valoir très haut qu'elle était seule à pouvoir l'approvisionnement en charbon. L'Allemagne profitait des besoins de combustible de la Suisse pour le lui faire payer des prix exorbitants et pour marchander, à chaque renouvellement des accords germano-helvétiques, les quantités qu'elle livrerait.

C'est au moment où ce chantage s'exerçait le plus brutalement et plaçait l'industrie helvétique dans une situation critique que la France est intervenue. Généreusement, quelles que soient nos propres difficultés minières, elle a offert à la Suisse de combler la différence que l'Allemagne se refuse à fournir. En outre, la Suisse paiera le charbon français 150 francs la tonne au lieu que l'Allemagne fait payer le sien 190 francs.

On peut dire que voilà du charbon bien placé. La Suisse saura apprécier l'initiative de la France — et son industrie aura les moyens de travailler pour nous. Cette fois, la politique allemande est victime de son propre procédé.

M. Clemenceau reçoit
le général Berthelot

Le général Berthelot, ancien chef de la mission française en Roumanie, a été reçu, hier matin, par M. Clemenceau, président du Conseil.

Ajoutons qu'hier matin sont arrivés à Paris, après un très long voyage, les membres de la mission sanitaire que la France avait envoyée en Roumanie.

Ils ont été salués par le général Rudeanu, chef de la mission militaire de Roumanie en France, qu'entouraient diverses personnalités roumaines, et par des représentants du Service de santé.

L'ART FRANÇAIS PENDANT LA GUERRE

LE "SALON D'AUTOMNE"
s'ouvrira-t-il au Louvre ?

Peut-être, nous dit son président M. Frantz Jourdain, ou bien à l'Ecole des Beaux-Arts.

La Société Nationale des Beaux-Arts et la Société des Artistes Français, fraternellement unies, ont fait leur vernissage avec un succès qu'*Excelsior* a relaté. La Ville de Paris leur a gracieusement cédé le Petit Palais pour cette manifestation qui suit, à quatre années d'intervalle, celles du printemps de 1914.

Mais, ce printemps passé, nous arrêtons-nous en si beau chemin ? Le Salon d'Automne ne nous convierait-il pas, à son tour, au Petit Palais, à son effort d'art et, mieux, indépendant ? Le Salon d'Automne n'eût pas demandé autre chose. Il avait pensé, lui aussi, à solliciter de la Ville de Paris l'autorisation d'occuper le Petit Palais, comme les Sociétés de printemps. Cependant, la quatrième commission a émis un avis défavorable.

M. Frantz Jourdain, président de la Société du Salon d'Automne, nous a confié ses impressions à ce sujet :

— Nous étions, à Paris, trois Salons, et nous collaborions, chacun de notre mieux, à l'œuvre commune. Pendant la guerre, l'Etat nous fit l'honneur de nous inviter — tous les trois — à participer aux expositions chez les neutres, en Espagne et en Suisse, aux fins de propagande française. Membres des trois Sociétés, artistes, — mieux : amis, — nous nous réunissions à la « Fraternité des artistes » et là, fraternellement, — vraiment — nous élaborions, en commun, des projets.

Cependant, mon comité du Salon d'Automne me pressait d'organiser une Exposition. « La guerre se prolonge, me disait-on, l'intérêt de nos artistes est en jeu. » Je me refusai, alléguant que nous étions, nous, Salon d'Automne, le plus jeune Salon, et que, par déférence, nous ne pouvions que suivre nos aînés. Nous avions été ensemble à Barcelone, à Zurich, etc. « Nous serons encore ensemble », ajoutai-je, « ou nous ne serons pas. »

« Et, cependant, à la « Fraternité des artistes », les deux Sociétés aînées s'entendirent et allèrent soumettre leur vœu au Conseil municipal de Paris, qui, dans les vingt-quatre heures, l'accepta. »

« Je me trouvais donc dégoûté de la discrétion que j'avais été tellement heureux d'observer et, à mon tour, n'ayant plus rien à objecter aux sollicitations de mon comité, je me décidai à aller réclamer de la Ville de Paris la faveur qu'elle avait accordée aux deux Sociétés, c'est-à-dire le droit, pour l'exposition du Salon d'Automne, d'occuper le Petit Palais. »

« Nous fîmes donc, M. Desvallières, vice-président du Salon d'Automne, et moi, cette démarche. Nous nous sommes placés, devant le Conseil municipal, à un point de vue patriotique encore mieux qu'artistique. Nous voulions mettre en vedette les œuvres de nos camarades tués à l'armée, et, puis, réserver les meilleures places à nos camarades du front. C'est ce que nous exposâmes à M. Mithouard, Le président du Conseil municipal, — ai-je besoin de le dire ? — nous reçut de la plus aimable manière. »

« Je m'adressai au poète et lui rappé-



LE PEINTRE RENOIR

président d'honneur du Salon d'Automne.

« Ici, que, seul, le Salon d'Automne avait ouvert, avec le succès dont on se souvient, une section de littérature et particulièrement de poésie. Je n'eus qu'à jeter les yeux autour de moi : le cabinet de M. Mithouard était l'œuvre d'un sociétaire du Salon d'Automne... M. Mithouard m'interrompit : « Mais votre demande est toute naturelle, et c'est, je pense, une affaire entendue. Mais, comme ceci regarde la quatrième commission, voyez donc M. Lampué. » Et je vis M. Lampué. M. Lampué trouva, comme M. Mithouard, la demande naturelle et... il alla chercher M. Deville, M. Deville fut de l'avis de M. Mithouard et de M. Lampué. « Cependant », ajouta-t-il, nous voudrions, avant de vous donner le Petit Palais, savoir si l'essai que vous tentez les deux Sociétés réussira ! Alors seulement — et, bien entendu, dans l'intérêt du Salon d'Automne, — nous vous donnerions une réponse définitive... » Nous supputâmes que la réponse viendrait sans doute un peu tard, étant donné, surtout, que nos soldats exposants devaient être prévenus à l'avance, — et nous l'avouâmes à M. Deville. Celui-ci nous dit alors qu'il réfléchirait et nous répondrait dans la quinzaine.

« Notre démarche, monsieur, se situe en janvier dernier. La réponse nous est parvenue plusieurs mois après... par les journaux ! Je me hâte de vous dire que je n'en ai pas eu de surprise. A vous ouvrir mon cœur, je m'y attendais. Je ne m'étonne que de ce que le Salon d'Automne, qui a la pure gloire d'avoir le peintre Renoir comme président d'honneur et qui est une réunion d'artistes honorables et fervents d'art, n'ait pas été honoré d'une réponse personnelle. »

« Mais alors, n'aurons-nous pas de Salon d'Automne ? »

« Vous plaisantez ! Je vous ai dit qu'il est, cette fois, une sorte d'œuvre patriotique. Sans doute l'ouvrirons-nous à l'Ecole des Beaux-Arts, ou bien — M. Frantz Jourdain prend un temps — ou bien au Louvre. Car on offre le Louvre à nos artistes... » HENRI SIMON.

Mme AMHERD RENOUVELLE SES GRAVES DÉCLARATIONS

Les fonds suspects lui ont été remis par Duval à la fin de 1915 ou dans les premiers jours de 1916.

M. Faralio, commissaire aux délégations judiciaires, est rentré à Paris, après que Mme Amherd, la directrice de l'hôtel International, eut renouvelé ses précédentes déclarations et fait savoir qu'elle ne répondait pas à la convocation du conseil de guerre.

Sans qu'il lui soit possible de préciser la date, Mme Amherd a affirmé de nouveau que Duval lui avait remis en dépôt ses fonds à la fin de 1915 ou dans les premiers jours de 1916.

Un inspecteur de la police judiciaire soumettra à l'hôtel de Genève la photographie du reçu de ces fonds, et l'on obtiendra ainsi peut-être la précision qui fait défaut sur ce point de la déclaration de Duval.

Les vœux de Benoît XV pour la paix

ROME, 9 mai. — Le pape a fait connaître, une fois de plus, aujourd'hui, son opinion sur la guerre, et a formulé ses vœux en faveur de la paix. Il ordonne que le 29 juin, jour de la fête des saints Pierre et Paul, tous les prêtres, dans la célébration de leur office, offrent le saint sacrifice à Dieu, en lui demandant de pardonner aux hommes.

« Nous attendons de lui, a-t-il déclaré, dont le châtiment est le remède, et le pardon, et le salut et la fin d'un fléau si terrible, de sorte qu'en donnant au monde bouleversé sa paix, le règne de la charité et de la justice se rétablisse au plus tôt parmi les hommes. »

Et il a ajouté :

« Ce sera, ainsi, le sacerdoce catholique tout entier qui, en union avec le suprême Pontife, offrira, sur tous les autels de la terre, l'hostie de propitiation et d'amour et fera un effort commun sur le cœur de Dieu, si bien que notre espoir sera plus grand que se réalise, au plus tôt, le souhait du roi David qui est également celui des peuples : « Que la justice et la paix se donnent le bain. » (Havas.)

La mission américaine sera reçue aujourd'hui au Palais-Bourbon

Les membres de la mission américaine, au nombre d'une vingtaine et comptant parmi eux des délégués de la Labour Mission, seront reçus cet après-midi au Palais-Bourbon.

M. Paul Deschanel a mis à leur disposition la tribune de la présidence, d'où ils pourront suivre la séance. On doit discuter, nous l'avons dit, les interpellations sur l'application du régime des jours sans viande. Après la séance, qui sera sans doute levée tôt, les membres de la mission se rendront à la présidence de la Chambre, où M. Deschanel a organisé, en leur honneur, une réception à laquelle tous les députés sont invités.

M. Antonin Dubost, président du Sénat ; M. Clemenceau, président du Conseil, et M. Stéphane Pichon, ministre des Affaires étrangères, assisteront également à cette réception.

Une conférence interalliée de l'aviation

Le général Bongiovanni, chef de l'aéronautique du G. Q. G. italien, qui vient d'arriver à Paris et a assisté, hier matin, à Versailles, à l'ouverture de la Conférence interalliée sur l'aviation, a tenu à exprimer l'admiration qu'il éprouve, personnellement, pour l'aviation française et pour nos aviateurs.

L'héroïsme des pilotes français, leur connaissance approfondie des choses de l'air, a dit le général Bongiovanni, sont pour les nôtres un exemple et une émulation.

Et, parlant de l'aéronautique italienne, son chef autorisé a assuré qu'elle fut toujours supérieure, dans les champs de bataille aériens, à celle de l'ennemi, et qu'à l'heure actuelle, après la période de flottement qui suivit la retraite de l'Isone, elle est pourvue d'appareils de chasse et de bombardement dont les Austro-Allemands ont appris à craindre l'habileté, l'audace et la puissance.

Les blanchisseuses majorent de 20 pour 100 leurs notes

Voici que les blanchisseuses nous menacent d'une nouvelle majoration de 20 % sur les tarifs en vigueur qui, l'an dernier déjà, avaient subi une première hausse.

Les causes ? Toujours les mêmes : augmentation persistante des produits chimiques et des fournitures employées par les blanchisseuses ; élévation constante des frais de loyers.

Si cela continue, les élégants devront recourir à la grève du faux-col !...

Graves inondations dans le Midi

A Toulouse, la Garonne monte sensiblement. Les eaux de l'Hers ont fait déborder le canal du Midi, provoquant des inondations partielles assez importantes.

Dans le Gers, certains quartiers de Fleurance sont inondés. L'Arège et ses affluents sont grossis par les pluies persistantes.

A Agen, les eaux ont atteint la cote de 9m60. Dans de nombreux quartiers, les rez-de-chaussée des immeubles sont inondés. Une nappe d'eau d'une hauteur de 2m50 recouvre la promenade du Gravier. Un hôpital auxiliaire de la ville a dû être évacué.

L'Hérault a également débordé, causant aux récoltes de sérieux dégâts dans toute la région de Montpellier.

AVENDRE 16 DOUBLES PORTES CAPITONNÉES avec leurs ferrures, en très bon état. Ecrire : M. Segond, 20, rue d'Enghien, Paris.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

CE QUE NOS ENNEMIS EXIGENT DES BOLCHEVIKS

Ils veulent, avant tout, préparer la marche sur Petrograd.

STOCKHOLM, 9 mai. — Le radiotélégramme par lequel M. Tchitcherine fait savoir au plénipotentiaire russe à Berlin que les Allemands ont occupé Taganrog et Rostof et s'avancent dans la direction de Novotcherkassk se termine ainsi :

« Le comte Mirbach nous a demandé avec insistance de remettre la forteresse d'Ino entre les mains du gouvernement finlandais et de débarrasser la côte mouro-mane des forces anglo-françaises qui s'y trouvent encore. »

« Nous ne voyons aucunement pourquoi ces questions ne pourraient recevoir une solution satisfaisante pour les deux parties. Mais il est absolument indispensable que vous fassiez comprendre clairement au gouvernement allemand que si nous sommes prêts à résoudre favorablement ces deux questions nous comptons fermement, par contre, que nous pourrions signer sans retard une paix solide. »

« Veuillez entreprendre de suite les démarches nécessaires et nous répondre sans retard. »

Signé : TCHITCHERINE. »

Il ne faut pas prendre au tragique la réponse de Tchitcherine, permettant aux Allemands de faire le nécessaire pour déterminer le retrait des troupes franco-anglaises qui se trouvent sur la côte mouro-mane. Mais cette acceptation, fût-elle de principe, est un signe peu équivoque des dispositions véritables des bolcheviks à notre égard.

Cependant l'Allemagne ne cache pas ses intentions à l'égard de la Russie : en demandant la remise de la forteresse d'Ino, chef de Cronstadt, à ses alliés finlandais, elle trahit sa menace sur Petrograd. Tchitcherine a dû le reconnaître. Il faut rapprocher de cette exigence l'avenue que le général Wrisberg a fait hier à la commission du Reichstag : « Nos troupes ne sont pas actuellement en marche sur Petrograd. »

Les Allemands occupent Rostof

BALE, 9 mai. — On annonce officiellement de Berlin qu'en Ukraine les troupes allemandes ont poussé sur la côte septentrionale de la mer d'Azof, jusqu'à l'embouchure du Don, et occupé Rostof.

L'anarchie s'aggrave dans la région du Don

STOCKHOLM, 9 mai. — Les nouvelles reçues de Tsaritsyne, sur la Basse-Volga, indiquent que toute la province du Don est livrée à la plus complète anarchie. Les Allemands s'en approchent par l'ouest en s'avancant dans la vallée du Donetz, aux environs de Lugansk.

Le régime bolcheviste a produit une telle décomposition qu'il paraît destiné à ne plus durer longtemps dans ces régions. Le papier-monnaie n'a presque plus de valeur, un rouble actuel représentant cinq à dix kopecks de l'ancienne monnaie, et parfois moins. Cependant, les Soviets ne s'occupent que de continuer la révolution sociale.

Débat aux Communes sur la lettre de Charles I^{er}

LONDRES, 9 mai. — A la Chambre des communes, M. Outhwaite demande au premier ministre s'il assume seul la responsabilité du rejet de l'offre de paix de l'empereur Charles par la Grande-Bretagne.

M. Bonar Law répond : « Je n'ai pas de déclarations à faire à ce sujet. »

M. Outhwaite réplique : « L'attention du premier ministre a-t-elle été appelée sur le fait que des documents relatifs à ce sujet sont mentionnés par la presse française, lesquels dévoilent le fait que le premier ministre a appuyé les propositions de l'empereur Charles ? »

M. Bonar Law répond que l'attention a été attirée sur l'enquête menée devant la commission française, mais qu'il n'a pas d'autre information à donner.

M. Outhwaite demande : « Quand fera-t-on une déclaration sur l'attitude du premier ministre à cet égard ? »

« Nous en ferons une quand nous l'estimerons nécessaire dans l'intérêt public, répond M. Bonar Law. »

M. Pringle demande si le premier ministre a pris seul la responsabilité de se déclarer d'accord sur les termes de la lettre de l'empereur Charles sans consulter ses collègues ?

M. Bonar Law répond : « Nous devons être seuls juges des informations que nous donnerons ou ne donnerons pas. (Applaudissements.) » (Havas.)

Un nouveau ministère en Angleterre

LONDRES, 9 mai. — Selon les Daily News, on envisagerait une modification du ministère des Vivres, qui tendrait à créer un département nouveau : le ministère du Ravitaillement.

Le détenteur de ce nouveau poste serait M. Andrew Weir, membre du conseil de l'armée et directeur du Service des achats.

LE DISCOURS DE M. LLOYD GEORGE A LA CHAMBRE DES COMMUNES

Le président du Conseil anglais a examiné point par point les critiques formulées par le général Maurice dans sa lettre.

On a lu, d'autre part, le résumé de la séance d'hier à la Chambre des Communes, séance à l'issue de laquelle la motion de M. Asquith fut repoussée. M. Lloyd George fit, au cours du débat, au sujet de la lettre du général Maurice, des déclarations fort importantes dont voici les passages essentiels :

LONDRES, 9 mai. — M. Lloyd George, répondant à M. Asquith pour s'élever contre la nomination d'une commission parlementaire, déclara :

« Nous estimons que si une commission parlementaire est parfaite pour certaines enquêtes, elle n'est pas le meilleur tribunal quand les passions sont soulevées. »

« Or, depuis mardi, nous avons pu nous rendre compte, par la lecture des journaux soutenant M. Asquith, qu'il en est ainsi. Nous nous sommes même convaincus que la décision d'aucun tribunal ne serait jugée satisfaisante, et c'est pour cela que nous avons décidé de faire connaître publiquement les faits, afin que le public soit juge. »

« Prenons d'abord la phrase contestée par le général Maurice sur la force des armées britanniques. Les chiffres sur lesquels je me suis basé émanant des documents du War Office, et des investigations faites depuis lors m'ont prouvé qu'ils n'étaient pas inexacts. »

« Une addition très considérable avait été faite à nos forces, en France, au début de 1918, par rapport à 1917. »

« En France, cette augmentation était plus sensible proportionnellement que partout ailleurs. »

« Il est possible que le malentendu avec le général Maurice tiende à la distinction faite parfois entre les combattants et les non-combattants. »

« Personnellement, je n'admets pas cette distinction, mais j'aborderai la question sous ces deux aspects. »

« Peut-on, en effet, considérer comme non-combattants les hommes du général Carey qui arrêteront la poussée allemande vers Amiens, et pourtant, selon cette distinction, ils rentreraient dans cette catégorie. Et ceux qui repèrent les routes et les voies ferrées sous le feu de l'ennemi et subissent tous les jours de si lourdes pertes, eux aussi sont classés comme non-combattants. Je me refuse à les considérer comme tels. »

« En revenant de France, l'autre jour, mon premier soin a été, comme on me le demandait, d'en envoyer d'autres pour combler les vides. Eh ! bien, le 18 avril, pour répondre à une question posée ici, j'ai réclamé les chiffres de nos forces en France. »

« C'était neuf jours après mon discours. Ces chiffres, qui sont identiques à ceux que je vous ai donnés, m'ont été fournis par le service même du général Maurice, et voici le document remis par son représentant. »

« Cette pièce est à la disposition de la Chambre. Je ne la lirai pas, mais en voici la conclusion : »

« L'état ci-inclus montre que la force com-

battante de l'armée britannique était plus grande au 1^{er} janvier 1918 qu'au 1^{er} janvier 1917. »

Un député ayant demandé quelle était la situation au 21 mars 1918, M. Lloyd George déclara que cette force avait encore été augmentée entre le 1^{er} janvier et le mois de mars. Puis il poursuivit :

« J'ai dit encore qu'au début de l'offensive allemande nous avions une légère supériorité en infanterie, une supériorité considérable en cavalerie, la supériorité en artillerie, et j'ai ajouté aussi dans les airs. »

« Sauf en ce qui concerne l'aviation, tous mes chiffres me venaient du général Maurice. Je ne dis pas que ce soit lui-même qui les ait écrits à ma demande, mais ils le furent par un de ses subordonnés. »

« Parlant de l'extension du front britannique, M. Lloyd George dit :

« Il est exact que le général sir F. Maurice était à Versailles, mais il n'est pas exact d'en déduire qu'il assistait à la séance où l'on a discuté l'extension du front. Sir F. Maurice n'y assistait pas ; il se trouvait dans un local hors de la chambre du Conseil avec d'autres personnes qui étaient là pour aider les divers généraux. »

« Jamais le Conseil de Versailles n'a discuté le moins du monde l'extension du front de l'armée du général Gough, qui est celle à laquelle on fait allusion. Cette extension avait été convenue entre le maréchal sir Douglas Haig et le général Pétain ; elle était un fait accompli avant que le Conseil se fût jamais réuni, et le maréchal sir Douglas Haig avisa le Conseil du fait. On avait réclamé une nouvelle extension, mais pas un seul mot du front n'a été repris comme résultat de la Conférence de Versailles. »

« Il n'y a pas un mot de vrai dans l'assertion selon laquelle l'extension du front de l'armée du général Gough a été faite par ordre du cabinet de guerre, en dépit des objections du maréchal sir Douglas Haig et du général Robertson. On a procédé à cette extension à cause de la grande pression exercée par le gouvernement français, afin de permettre le retrait d'hommes pour l'agriculture, retrait devenu absolument nécessaire. Le cabinet a accepté le principe d'une extension, mais l'époque, le lieu et l'étendue de cette extension furent laissés à la décision des deux commandants en chef. »

M. Lloyd George conclut :

« Je reviens de France. J'ai vu des généraux qui m'ont dit comment les Allemands étaient en train de préparer silencieusement la plus grande attaque peut-être de la guerre ; ces généraux me demandent de leur fournir une aide sûre. Je rapporte la liste des choses qu'ils veulent qu'on fasse. Il faut m'en occuper. Le sort de notre pays à tous est aujourd'hui en jeu ; il va rester encore en balance pendant ces quelques semaines. Je vous demande, je vous conjure de mettre un terme à ces attaques harcelantes. »

"TANT QUE L'ALLEMAGNE SERA MILITARISTE ON NE POURRA NÉGOCIER"

Telles sont les déclarations faites hier par lord Curzon à la Chambre des Lords.

LONDRES, 9 mai. — La Chambre des Lords a discuté, ce soir, sur la propagande faite par l'ennemi en Grande-Bretagne par l'intermédiaire de partisans qui se déclarent pacifistes.

Lord Curzon, répondant sur différents points soulevés au cours du débat, dit qu'en parlant d'une façon générale les idées de la population sont foncièrement saines. Il est possible qu'on ait exagéré l'importance des efforts faits par les pacifistes, ainsi que l'influence exercée par eux ; mais l'esprit des ouvriers, des agriculteurs et de toute la population voit juste, et cela est bien fait pour donner du cœur.

« Depuis le début de la guerre, dit lord Curzon, les Alliés n'ont pas cessé d'envisager la possibilité de terminer les hostilités d'une façon heureuse et honorable, au moyen de négociations. »

« On n'a vu à aucun moment un des Alliés prendre une attitude hostile à des propositions de paix avant qu'elles ne fussent faites. Les Alliés étaient d'accord que si les ouvertures étaient faites, à n'importe quel moment et émanant de milieux responsables avec des caractères apparents de sincérité, les alliés intéressés seraient libres de les examiner et que, au cas où il y serait donné suite, ces alliés consulteraient les autres. »

« Il s'est présenté des occasions où il y

a eu des ouvertures ou des velléités de ce genre. Ces mouvements ont échoué, tout simplement parce que leurs auteurs ont renoncé à les pousser plus loin ou qu'ils étaient de tel caractère qu'il était impossible d'y donner suite sans déroger à l'honneur et sans mettre en danger notre sécurité. »

« Chacun sait qu'en raison de la situation actuelle du pays la paix par compromis est, pour le moment, impossible, parce que le pays traverse la crise la plus grave de son histoire. Croire que la paix pourrait découler de négociations, à l'heure actuelle, est une pure chimère. »

« C'est ce qui s'est produit à Brest-Litovsk, et la Roumanie ne nous offre aucun encouragement pour une paix par compromis. La situation est celle-ci : jusqu'à ce que l'esprit militariste qui règne en Allemagne ait été abattu, toute poursuite de négociations en vue d'une paix durable et honorable a peu de chances de réussir. » (Havas.)

Un navire anglais coulé

LONDRES, 9 mai. — L'Amirauté communique qu'un bateau releveur de mines a coulé sur une mine le 1^{er} mai, entraînant la perte de trois officiers et de vingt-trois hommes, équipage compris.

LES ACCORDS DE BERNE VONT ENTRER EN VIGUEUR

Les gouvernements français et allemand ont fixé la date du 15 mai.

Nous annonçons, hier, que l'accord de Berne, relatif à l'échange des prisonniers de guerre, était sur le point d'être ratifié par le gouvernement allemand. C'est aujourd'hui chose faite.

Une dépêche de Berne nous informe que :

« Le département politique suisse a reçu communication que le gouvernement français et le gouvernement allemand ont approuvé les deux accords signés à Berne le 26 avril 1918, concernant les prisonniers de guerre et les civils. CES ACCORDS ENTRERONT EN VIGUEUR LE 15 MAI. »

D'autre part, le ministre des Affaires étrangères a reçu confirmation de cette nouvelle.

Rappelons que, d'après cette convention, les sous-officiers, caporaux et soldats, prisonniers en France et en Allemagne, depuis dix-huit mois au moins, seront directement rapatriés, tête pour tête et grade pour grade, dans l'ordre de l'ancienneté de capture.

Seront, en outre, directement rapatriés, sans égard au grade ni au nombre, les sous-officiers, caporaux et soldats, en captivité depuis dix-huit mois, qui appartiennent à l'une des deux catégories suivantes : 1^{re} âgés de plus de quarante ans et de moins de quarante-cinq, pères d'au moins trois enfants vivants ; 2^e âgés de plus de quarante-cinq ans, sans condition de paternité.

En outre, un régime nouveau est institué pour les civils internés actuellement en pays ennemi. Quant aux civils internés en Suisse, ils seront remis en liberté.

Les civils et militaires qui bénéficieront de ces accords ne pourront être envoyés au service militaire ni au front, ni dans la zone des étapes, ni en territoire ennemi occupé, ni dans un Etat allié.

Cet accord est conclu pour une première période de quinze mois. Il sera ensuite renouvelé de trois mois en trois mois.

Il est applicable aux prisonniers de guerre allemands capturés par les troupes belges, et réciproquement.

Le traité de Bucarest mécontente la Bulgarie

AMSTERDAM, 9 mai. — On apprend de Sofia que M. de Kuhlmann a reçu trois représentants de l'organisation de la Dobroudja, qui lui ont exprimé la crainte que le traité de paix conclu à Bucarest n'apporte pas aux provinces dobroudziennes l'union attendue de toute la Dobroudja à la Bulgarie.

M. de Kuhlmann a répondu que le traité de paix de Bucarest a consacré la réalisation d'une grande partie des aspirations bulgares et qu'il existe un espoir justifié que le reste de ces aspirations sera également réalisé à bref délai.

Engagements de patrouilles sur le front belge

(OFFICIEL BELGE). — Durant ces dernières vingt-quatre heures, l'activité de l'artillerie ennemie a été peu marquée. La nôtre a effectué quelques destructions, de nombreux réglages et harcèlements.

Dans la nuit, nos patrouilles ont combattu des patrouilles ennemies dans les zones de Nieupoit et de Bessinghe.

L'aviation ennemie a bombardé sans succès plusieurs de nos cantonnements. La nôtre a été très active dans la journée.

L'ex-roi Constantin a subi une opération

ZURICH, 9 mai. — Après avoir subi, dans une clinique, une légère opération nécessitée par un abcès et n'ayant aucune corrélation avec sa précédente maladie, le roi Constantin était rentré à sa villa.

Il a eu ensuite une crise d'influenza, dont la phase aiguë était surmontée dimanche.

La fièvre est presque complètement tombée. L'état général est satisfaisant. L'amélioration continue. (Havas.)

Les défaitistes de Turin devant la justice

ROME, 9 mai. — Actuellement commence à Turin le procès des instigateurs des désordres survenus fin août dernier dans cette ville.

La Tribuna publie l'acte d'accusation d'après lequel, dès 1915, les principales associations socialistes, après s'être opposées à la déclaration de guerre, avaient continué à faire de la propagande pour imposer la paix, par des réunions, des manifestations, la distribution clandestine de tracts, etc.

L'acte d'accusation cite une lettre de soldat réclamant des brochures pour les distribuer dans les milieux favorables.

M. Serrati, directeur de l'Avanti, est parmi les inculpés.

LE "TIP" remplace le Beurre
Avis. Pellerin, 82, r. Rambuteau (21^e et 121^e).

LAIT
CONCENTRÉ

SUCRÉ
et
SANS SUCRE

NESTLÉ

En Vente partout

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

LES COURS

— De Madrid, on annonce la mort de S. A. R. l'infante Maria del Pilar, fille de don Fernando et de feu l'infante Marie-Thérèse, sœur de S. M. le roi Alphonse XIII.

La petite princesse, qui n'était âgée que de six ans, a été emportée par une méningite. Les obsèques ont eu lieu hier à l'Escorial, dans la sépulture de la famille royale d'Espagne. M. de Romanones, ministre de la Justice, représentait le gouvernement à cette cérémonie.

INFORMATIONS

— Le général Leman, le héros de Liège, a quitté, hier matin, sa résidence du Cap-Ferrat pour se rendre à Rouen, où il doit subir une opération au pied.

Sa fille et quelques officiers l'accompagnent.

— M. Victor Antonesco, ancien ministre de Roumanie, et Mme ont quitté Paris hier matin, allant à Vichy pour un séjour de quelques semaines.

NAISSANCES

— La comtesse G. de Pins, née Clermont-Tonnerre, a mis au monde un fils.

— La comtesse Antoine de Prunelle a donné le jour à un fils : Antoine.

MARIAGES

— En la chapelle de la mission espagnole a été célébré dernièrement le mariage du comte de Pradère, chambellan de S. M. le roi d'Espagne, conseiller d'ambassade, commandeur de la Légion d'honneur, avec Mlle Marguerite de Ruyovska, fille de M. de Ruyovska, décédé, et de Mme de Ruyovska.

— Mercredi a été célébré, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, le mariage de Mlle Jeanne de Chabaud La Tour, fille de M. Raymond de Chabaud La Tour, décoré de la croix de guerre, et de Mme, née del Cambre, avec M. Maurice Darcy, lieutenant aviateur, décoré de la croix de guerre, fils de Mme Jean Darcy, née Franquerville.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le R. P. Truck.

Les témoins de la mariée étaient le baron de Chabaud La Tour et M. William Martin, ministre plénipotentiaire, chef du protocole ; ceux du mari étaient le comte de Franquerville, membre de l'Institut, et M. Darcy, ses grands-pères.

DEUILS

— Demain samedi sera célébré, à onze heures, en l'église Saint-Philippe du Roule, un service funèbre pour le repos de l'âme du lieutenant Alexandre d'Orsetti, du 25^e dragons.

Au front depuis le début des hostilités, décoré de la croix de guerre avec palmes, le jeune officier a trouvé une mort glorieuse le 2 mai dernier. Il était âgé de vingt-neuf ans. — Il ne sera pas fait d'invitations pour le service que nous annonçons, le présent avis en tenant lieu.

— M. Paul Delcœur, dont nous avons annoncé la mort, est le fils du directeur du Petit Marseillais et syndic de l'Association professionnelle de la presse républicaine.

Nous apprenons la mort :

De M. le baron Jean de La Mariouse, maréchal des logis, engagé volontaire au 26^e dragons, tombé au champ d'honneur le 20 avril, tué par un obus.

De M. Ville, sénateur de l'Allier, décédé avant-hier à Moulins, âgé de soixante-cinq ans ;

De Mme Potter Palmer, qui a succombé aux suites d'une pneumonie en sa résidence d'hiver de Floride. Très répandue dans la société parisienne, où elle comptait de nombreux amis, Mme Potter Palmer a joué un grand rôle tant aux Etats-Unis qu'en Europe. Elle fut une des principales "ladies managers" de l'exposition de Chicago ; en 1900, les services qu'elle rendit en qualité de membre de la "National Commission for the Paris Exhibition" furent tels que le gouvernement français la nomma chevalier de la Légion d'honneur ;

De M. Pierre Angles d'Aurac, ingénieur en chef des mines, professeur de métallurgie à l'Ecole des mines de Paris, lieutenant-colonel d'artillerie, décédé à Lyon, âgé de quarante-trois ans ;

De Mme Albert Donnet des Vorges, née de Menthon d'Avenoz, décédée à Paray-le-Monial, en Saône-et-Loire ;

Du comte Clary, fils de l'ancien aide de camp du prince impérial et de la comtesse Clary, née Marion. Il était le frère de la baronne de Beauverger ;

De M. Emile Worms, professeur honoraire de Faculté, membre correspondant de l'Institut.

BIENFAISANCE

— Le Secours franco-américain pour la France dévastée désire grouper des cultivateurs ayant des animaux (réfugiés de Bouchoir, Rouvroy et Goyencourt) en une coopérative dans l'intérieur de la France.

Prière d'envoyer le nom et l'adresse, 82, avenue des Champs-Élysées.

— La tombola annuelle de l'Enfant du soldat (œuvre d'assistance aux soldats des départements envahis et aux enfants des faubourgs, fondée en 1914 par le comte Fleury) sera tirée, le mercredi 15 mai, au magasin de vente de l'œuvre, 106, boulevard Saint-Germain. Dix mille billets, un lot garanti par dix billets et, de plus, un gros lot artistique par série de cinquante billets. Parmi les œuvres envoyées par les artistes généreux : toiles, aquarelles, dessins de :

Mme Mathilde Lemaire, Mme J. Mazeline, Mlle Madeleine Carpentier, Mlle Mathilde Sée, comtesse de La Croix-Laval, Mme Petitjean, Mlle de La Ville Le Roux, M. Henri Gervex, de l'Institut ; Clairin, Montanard, Nozal, Patriot, Le Sidaner, Alexis Grémain, Jeanniot, Robida, Fouqueray, Jonas, Ferd. Bac, Hoffbauer, Guillaume, Guinier, Cappiello, de Callias, Fabiano, Houdard, Lourdey, de Montrieux, beaucoup d'autres encores, statues de M. Marcel Debut, Mme de Fraumerie, etc., etc.

Billets, 106, boulevard Saint-Germain et au siège social de l'œuvre, 26 rue Jacob.

Tous ces minois jolis
le sont grâce à la
CRÈME de beauté HÉRA
qui protège et affine le teint
Pourquoi ?
Demandez à HÉRA, 83, rue de Chézy
Neuilly-Paris, sa jolie brochure illustrée

ECRIRA-T-ON encore des romans futuristes — en particulier des romans sur les guerres futures — après la présente guerre ?

C'est un genre, on s'en souvient, où l'Anglais Wells a excellé. Dans la Guerre dans les airs il nous montrait, dix ans avant l'époque où nous sommes, les avions et les dirigeables dévastant l'univers, et ce qui est peut-être plus prophétique encore, les hostilités s'étendant au globe entier, toutes les nations du monde y étant engagées. Dans la Guerre des mondes, ce sont les habitants de Mars qui opèrent une descente sur la terre. Et, comme les hommes les gênent pour en faire ce qu'ils veulent, ils entreprennent froidement de détruire la race humaine, de même qu'en Australie les hommes cherchent à détruire scientifiquement les lapins. Et le procédé qu'ils emploient est justement celui des gaz asphyxiants : ils dirigent non seulement sur les armées, mais sur les villes de l'adversaire, au moyen d'énormes projectiles, de vastes nappes de ces gaz, dont les exhalaisons sont immédiatement mortelles.

Cela prouve que Wells possède le don, très rare chez les écrivains, de l'imagination en avant — la plupart des hommes de lettres n'ont qu'une imagination reconstructive : c'est-à-dire qu'ils bâtissent une histoire avec des éléments empruntés à la société telle qu'ils la connaissent — Wells pressent ce qui sera : c'est un mérite exceptionnel.

Il faut ajouter aussi, au nombre des prophètes, notre bon Jules Verne : il a conté l'aventure d'un savant allemand qui voulait démolir toute une ville à l'aide d'un canon monstrueux : nous venons de voir que ce rêve-là, nos ennemis ont essayé d'en faire une vérité.

Mais il semble bien qu'aucune imagination ne peut, si ingénieuse qu'elle soit, atteindre à la réalité. Dans cette guerre, les Allemands ont dépassé toutes les prévisions de Wells lui-même : celui-ci n'avait point songé à la guerre microbienne, et les Allemands l'ont faite, en Roumanie surtout, mais même en France.

Comme il est impossible d'aller plus loin, il est assez probable que les romanciers se décourageront. D'ailleurs, une fois la paix revenue, tout porte à croire que le lecteur sera saturé d'atrocités. Il réclamera des éloges et des histoires d'amour : c'est une réaction inévitable. On vit déjà le phénomène se produire lors de la Terreur révolutionnaire : jamais on ne publia autant d'idylles qu'après cette époque. L'Atala de Chateaubriand est la plus célèbre ; mais il y en eut d'autres, par centaines.

Pierre MILLE.

Pastels

On a vendu les merveilleux pastels de Degas.

Il y avait beaucoup, dans l'ordre dans tous les coins de son atelier. Certains étaient pressés l'un contre l'autre, face à face, et se gâtaient en mêlant leurs couleurs.

La plupart disparaissaient sous une couche de poussière d'un bon centimètre d'épaisseur.

Nul artiste ne fut plus jaloux de garder ses œuvres pour lui seul et cependant moins soucieux d'en assurer la conservation.

Les commissaires-priseurs et les experts chargés de mettre ces pastels aux enchères furent très embarrassés pour les nettoyer. Ils les secouèrent légèrement, mais la poussière ne tomba pas. Ils eurent alors l'idée de les élever avec un soufflet qu'on manœuvrait avec précaution. C'est ainsi qu'on réussit à rendre à ces chatoyantes compositions leur éclat primitif.

Il est d'ailleurs fort malaisé de défendre les pastels contre toutes les causes de destruction. Il y faut apporter un soin extrême.

Les procédés pour les fixer sont très insuffisants. L'alcool vaporisé assombrir les tons et en modifie quelques-uns par des réactions chimiques.

Le meilleur fixatif est peut-être la colle de pâte très claire, vaporisée quand elle est encore chaude.

Mais, même après qu'on a fixé un pastel, il faut toujours craindre que sa fleur,

son duvet, ne soient altérés au moindre contact.

La Tour de Saint-Quentin emprisonnait ses pastels entre deux glaces dont les bords étaient protégés par des bandes de papier collé. Il évita ainsi les ravages de l'humidité et des moisissures qu'elle favorise.

Les pastels de Perronneau ont été traités avec bien moins de sollicitude. La plupart sont fort usés : c'est un crève-cœur pour les admirateurs de ce délicieux maître.

Il n'est pas douteux que les pastels de Degas ne soient entourés de la plus attentive dévotion par leurs nouveaux propriétaires. On tient généralement à ce que l'on a payé fort cher.

EN LIAISON

Je rêvais, l'autre jour, dans le métro, car que faire en métro, à moins que l'on n'y rêve ? En face de moi se trouvait modestement assise une dame fort élégante et très distinguée. Elle appuyait avec douceur sa main sur un gros parapluie du dernier modèle, et le parfum le plus délicat se répandait autour d'elle. Enfin c'était une personne tout à fait très bien.

Soudain, vint à monter dans le wagon un gars des tranchées, mais ce qu'on appelle un vrai gars, boueux, décoré, magnifique. S'il faut tout dire, ce gars au poil embroussaillé avait dans le nez plus d'une bouteille : il suffisait de le voir vaciller pour s'en apercevoir, quand même une aimable familiarité et l'abandon charmant de ses propos ne l'eussent déjà fait pressentir.

La jeune dame très jolie et si distinguée craignait-elle de recevoir sur les genoux, au moindre cahot, le guerrier incertain, son bâton, son casque et ses moustaches ? Ou bien ne voulait-elle pas plutôt sauver la dignité de l'armée en épargnant à ce héros une chute qui semblait inévitable ? Quoi qu'il en fût, elle se leva, et lui dit avec bonté : "Asseyez-vous donc, mon ami, prenez ma place."

Or, à ces mots, voici que notre gaillard la fixe soudain, son regard s'éclaircit, un large rire écarte sa broussaille, et d'une voix pâteuse en même temps que trébuchante, il s'écrie : "Ah ! c'est toi, ma petite mère ?..." Mais je te reconnais très bien !... Je t'ai vue en Belgique... Tu ne te rappelles pas ?... Allons, tu fais semblant de ne pas te rappeler, mais moi, je te reconnais, bon Dieu ! Je te reconnais, et ne fût qu'on l'en empêcha, il l'eût embrassé, le bougre !

Rouge comme une pivoine, et horriblement choquée, la jolie dame, qui de sa vie n'avait mis ses amours de pieds en Belgique, descendit, sans demander son reste, à la prochaine station, en maudissant le "pinard" et ses illusions.

Eh bien, jolie dame, vous avez manqué de vertu : il fallait vous laisser embrasser par ce pauvre garçon, et le reconnaître, puisqu'il y tenait. La prochaine fois, faites ainsi. Quand on commence à être bonne, il faut aller jusqu'à la sainteté. — MARCEL BOULENGER.

Rentes académiques

On aurait tort de croire que les nouveaux élus au Palais Mazarin n'auront, jusqu'au jour de leur réception, que des loisirs académiques.

M. Louis Barthou et Mgr Baudrillard doivent, depuis le 2 mai, leur collaboration à leurs confrères de l'illustre Compagnie.

Ils n'assisteront pas, il est vrai, aux séances ordinaires de l'Académie, mais, en attendant d'y être admis, ils ne seront nullement dispensés de prendre part aux travaux des commissions, qui sont lourds, à cette heure où l'on épluche les titres des candidats aux prix littéraires et aux prix de vertu.

D'ailleurs, les nouveaux élus ont déjà droit à l'indemnité allouée à tout membre de l'Académie française par le décret du 3 pluviôse an XI.

Cette indemnité est légère, mais elle consacre matériellement l'élection. Chacun des membres de l'Académie émarge au budget de l'Institut de France pour une somme de 1.500 francs annuellement.

De cette somme de 1.500 francs sont distraits 300 francs, « pour former le fonds de droit de présence (les jetons de présence) accordé à chacun des membres de l'Académie qui assistent aux séances particulières ».

En outre, il est prélevé, sur les 1.200 francs restants, 200 francs encore, « pour

former huit pensions de 1.000 francs chacune que l'on offre aux huit doyens de la Compagnie ».

Bref, avec les lauriers académiques, l'élection du 2 mai a assuré à M. Barthou et à Mgr Baudrillard tout juste 1.000 francs de rente, en rémunération de leur collaboration aux travaux de l'Académie.

Carte de tabac

Nous avons dit que l'administration des Finances pensait à instituer une carte de tabac qui serait distribuée seulement aux consommateurs de sexe masculin et âgés de plus de seize ans.

Nous avons indiqué les objections qui déjà s'élevaient contre ce projet.

Voici une protestation d'une de nos lectrices :

"Je tiens à vous faire remarquer qu'un grand nombre de femmes, dont je suis, s'efforcent de se procurer du tabac pour l'envoyer aux soldats du front : mari, frères, père ou filleuls."

"Ces soldats, quand ils séjournent en première ligne, sont très souvent privés de tabac : du moins ne leur fournit-on que du tabac de cantine. Beaucoup d'entre eux préfèrent le tabac fin. Il leur est impossible d'en trouver."

"Fréquemment ils nous écrivent de leur expédition : 'C'est, déclarent-ils, ce qui nous fera le plus de plaisir.'"

"Pourquoi retirer aux femmes la faculté de rendre ce petit service à ceux qui leur sont chers ?"

Notre correspondante n'a que trop raison, et nous soumettons son observation à M. L.-L. Klotz.

Mise en scène moderne

Charles Baret, empereur des tournées théâtrales, publie ses Souvenirs.

Il y déplore la saleté et surtout la pauvreté de certaines scènes provinciales. N'est-ce pas à lui qu'arriva cette amusante histoire ?

Il promenait Hernani dans le Midi de la France.

Dans une petite ville, avant la grande scène des portraits, il a l'idée de vérifier le décor.

On lui montre un intérieur du plus pur Louis XV : trumeaux rococo, pendule, fauteuil Voltaire, guéridon. Il ne s'étonne pas. Il en a bien vu d'autres. Toutefois, un détail l'intrigue. Il n'y a pas de tableaux.

Comment don Roy Gomez vantera-t-il à don Carlos ses portraits de famille ?

Charles Baret interroge le machiniste.

— Oh ! monsieur, répond l'autre, légèrement offensé, on sait son métier. J'ai tout prévu. Remarque sur le guéridon cet album de photographies. Don Roy Gomez n'aura qu'à le feuilleter.

Effectivement, à la scène des portraits, l'acteur qui représentait le vieux duc mouillait de salive son pouce et tournait les pages de l'album :

C'est l'album, c'est l'album, l'album, le grand homme : don Silviu, qui fut trois fois consul de Rome.

Autre coup de pouce :

Grand maître de Saint Jacques et de Calatrava.

Et, de page en page, apparaissaient don Juan, don Gaspar de Mendoc, don Vasquez :

"J'en passe et des meilleurs !" disait avec conviction l'acteur, et, quand il avait montré la dernière photographie, il fermait l'album en riant don Carlos.

Le public, parait-il, se montra fort accommodant. Cette singulière interprétation lui sembla très légitime.

Les premiers mugnets

La rue de la Paix, avec le premier mugnet, a repris toute son animation. La Parisienne ne se doit-elle pas de remplir, à son tour, sa mission de charme et d'élégance ?

Aussi voit-on de nombreuses passantes s'arrêter au nouveau magasin des Parfums d'Orsay, transformé dans une jolie note d'art, depuis que la nouvelle Société Française préside aux destinées des produits parfaits, universellement appréciés aujourd'hui.

LE PONT DES ARTS

Les Lettres Parisiennes avaient annoncé leur parution pour le 1^{er} mai. Les événements actuels ont amené les Lettres Parisiennes, dont nombre de collaborateurs sont mobilisés, à retarder leur premier numéro. Celui-ci paraîtra donc le 1^{er} juin.

LE VEILLEUR.

par Henry Fournier

TAXE DE LUXE



— C'est une horreur... et qui me coûte cher.
— Divorce.
— Mais non... c'est son chien : un chien de luxe.

LES CONTES D'EXCELSIOR

BRIGITTE CHEZ SA MÈRE

PAR

PIERRE VALDAGNE

La folle journée

Brigitte a arrangé l'hôtel de sa mère, avenue de Wagram, d'une façon charmante. Il est bien entendu que le thé qu'elle donne à ses amis est intime, que ce n'est qu'un thé de guerre ; néanmoins, elle a rempli la maison de fleurs et elle a sorti le plus joli service. C'est la cuisinière qui a fait la pâtisserie. Mme Monette est un peu troublée en voyant ce décor de fête. Mais Brigitte calme ses scrupules d'un mot : « Ma chère maman, personne n'a rien à dire. Mon mari est à la guerre, je suis moi-même une réfugiée ; ma maison de Roubaix est dévalisée ou en ruines ; je peux bien prendre, comme disent les poètes, une permission de détente ».

Quant à sa sœur Simone, elle essaye de cacher sa joie. D'abord cette réception l'enchantait, et puis Brigitte a invité le lieutenant Georges Hyper, son bémol ! Simone ne veut pas l'avouer, mais son cœur bat un peu.

Bientôt les invités arrivent. Les salons s'emplissent, il y a beaucoup de monde. C'est un murmure de conversations ; c'est le bruit léger de la porcelaine et de l'argenterie. Les dames se bourrent de gâteaux, les messieurs valent les jaccans de porcelaine.

M^{me} DESSIN (disparaissant dans ses débâcles). — Quelle jolie idée de nous avoir réunis, Brigitte !

BRIGITTE. — Vous êtes ravissantes ! Vous avez un teint !

GERMAINE FRANÇOEUR. — On a besoin de se retrouver, n'est-ce pas ? Quelle vie nous menons depuis la guerre !

BRIGITTE. — Oh ! il y a longtemps que j'ai fait le projet de vous réunir... Seulement, n'est-ce pas ?... Je ne suis pas chez moi ; je suis chez maman.

M^{me} DESSIN (apitoyée). — Oui... pauvre petite !

BRIGITTE. — Oh !... ce n'est pas que maman ne comprenne pas les choses...

GERMAINE FRANÇOEUR. — Ça n'est pas la même chose, tout de même, que d'être chez soi !

M^{me} DESSIN. — A votre âge, Brigitte...

GERMAINE FRANÇOEUR. — Et quand on est mariée !

M^{me} DESSIN. — Quel est donc ce capitaine qui ne quitte pas Henriette Feston ?

BRIGITTE. — C'est le capitaine Henri Mavrier.

GERMAINE FRANÇOEUR. — C'est son flirt ?... Joli garçon !

BRIGITTE. — Entre nous, je voudrais bien savoir ce qu'il fait à Paris, celui-là !... Il n'a rien de cassé... Pourquoi n'est-il pas au front, comme mon mari ?

M^{me} DESSIN (montrant quelqu'un qui entre). — Tenez !... en voilà un qui en revient, du front !... Le pauvre garçon !... il a une jambe coupée !

En effet, le jeune lieutenant Georges Hyper vient d'entrer, attirant tous les regards. Il a la physionomie ouverte, un air dégagé. Sur sa poitrine la Légion d'honneur et la croix de guerre. Mais une émotion vous prend en voyant que le lieutenant a une jambe de bois. Simone, toute rouge, est allée vers lui ; elle le guide et l'amène vers Brigitte.

SIMONE. — Je te présente M. Georges Hyper, mon cher blessé... Ma sœur, M^{me} Chantier...

Le lieutenant s'est incliné avec la plus parfaite aisance et a baisé la main de Brigitte.

GEORGES HYPER. — Laissez-moi vous exprimer toute ma reconnaissance, madame, d'avoir bien voulu m'accueillir...

BRIGITTE (un peu réservée). — Ma petite sœur Simone nous avait souvent parlé de vous, lieutenant, et c'est moi qui vous remercie...

SIMONE (très émue et ne s'apercevant pas qu'elle interrompt sa sœur). — Je vais présenter M. Hyper à maman...

(à Hyper) Voulez-vous venir avec moi ?

GEORGES HYPER. — Mais oui, mademoiselle... (Il salue Brigitte et suit Simone, qui l'entraîne.)

BRIGITTE (à part, en les regardant s'éloigner). — Ah ! ah !... le voilà donc, le fameux lieutenant de Simone ! Elle paraît avoir complètement perdu la tête, cette petite ! Nous allons bien voir si le gaillard est sincère ou non !

Mais Brigitte aperçoit M. Georges Gratte, qui se faufila parmi les groupes et cherche à la rejoindre. Elle va vers lui, la main tendue :

BRIGITTE. — Cher monsieur Gratte... comme vous êtes aimable !

M. GRATTE (baisant la main de Brigitte). — Tout l'honneur est pour moi...

BRIGITTE (affairée). — Vous allez rencontrer des amies... de très jolies femmes que vous connaissez...

M. GRATTE. — La plus jolie, c'est vous, chère madame ; ne m'envoyez pas déjà en pénitence.

BRIGITTE (le menaçant du doigt). — Vous savez que je suis insensible aux compliments.

M. GRATTE. — C'est à force d'en entendre ! Que ne suis-je un poète pour inventer en votre honneur une formule nouvelle !

BRIGITTE. — Vous êtes plus précieux qu'un poète !... C'est grâce à vous que nous ne grelotons pas dans cette maison... Sans votre bienheureux anthracite...

M. GRATTE. — N'en parlons pas, je vous en prie... C'est moi votre obligé, puisque j'ai pu vous être agréable.

BRIGITTE. — Venez prendre une tasse de thé... Je vais vous conduire...

M. GRATTE. — Je vous suivrai jusqu'au bout du monde ! (Brigitte l'entraîne.)

M^{me} DESSIN (à Germaine François). — Avez-vous remarqué Arthur Gratte qui prend feu pour Brigitte ?

GERMAINE FRANÇOEUR. — Il paraît tout à fait amoureux !

HENRIETTE FESTON. — Plaignons-le, il perd son temps !

M^{me} DESSIN. — Si vertueuse que ça, Brigitte ?

MALACEINE
POUDRE DE RIZ

LA SEMAINE ÉLÉGANTE

LE JERSEY A PLUS DE SUCCÈS QUE JAMAIS. — LA VARIÉTÉ DES JAQUETTES QUI REMPLACENT LE CLASSIQUE SWEATER. — LES ROBES DE TRICOT À LA MAIN. — LE DERSSELLA DE LAINE OU MÉLANGE LAINE ET SOIE. — LES ROBES DE TOILE. — LES BRODERIES ROUMAINES. — LES PIQUES UNIS OU DE FANTAISIE.



Robe dont la jupe est en shantung blanc plissé et la casaque en jersey de colon rose rehaussé de broderie roumaine en colon brillant bleu porcelaine de différents tons. Tailleur de fine serge marine garni de roulière fond blanc rayé de rouge et de vert qui semble faire toute la doublure. Les grandes doubles poches sont soulignées du même tissu.

QUELQUES communiqués réconfortants ont suffi pour que celles qui, prématurément, avaient gagné les châteaux provinciaux, les villas confortables et les hôtels bondés aient senti le besoin de regagner Paris et de venir commander quelques robes estivales.

Quand pendant deux ou trois jours les nouvelles sont angoissantes, on est un peu moins coquette, mais on ne cesse point complètement d'être élégante. Cette semaine on est donc revenu, et les maisons de couture retrouvent quelque animation.

La mode reste très influencée par les événements; il faut pouvoir se déplacer facilement, depuis qu'il n'y a plus guère d'autos, et s'habiller chaudement, depuis qu'il faut prévoir descendre à la cave ou habiter un logis de fortune. Le jersey est donc beaucoup plus en faveur que la mousseline. On nous annonce une hausse énorme sur le cours des laines, et pourtant quelle avalanche de tricot et de jersey! Ce n'est plus le sweater un peu écriqué et de forme monotone, mais dans toutes les maisons de couture et même dans les maisons de mode les vestes et les jaquettes de lainage de teinte vive qu'on porte sur une jupe marine ou sur une jupe blanche sont légion. On en voit en peau, en jersey de soie, en duvetine, en gros velours de laine, sans préjudice, naturellement, de tous les genres de tricot à la main ou à la machine. Le gros dershella en laine, rayé d'une autre couleur, ou pékiné laine et soie, sert à faire non seulement des vestes de sport, mais aussi des robes entières, jupes et jaquettes assorties. Le tricot à la main est employé de la même manière: on le garnit de tricot gratté uni ou à grands carreaux. Certaines maisons font des chandails de gros tricot gratté, rebrodé de différents tons, avec des franges nouées, des grelots, des boutons, des brandebourgs, des tresses de gros galon d'une amusante fantaisie. Une certaine rusticité se retrouve dans beaucoup de robes, de manteaux et de chapeaux. Le jersey fin, dershadrapp ou dershadrappure, n'a pas fini sa carrière, ce tissu lourd et souple étant trop parfaitement en harmonie avec la mode actuelle pour que nous l'abandonnions; il convient aussi bien aux robes droites que nous continuons à porter qu'à celles dont la longue tunique vient étouffer la jupe parfois étroite jusqu'à l'exagération. Les broderies roumaines, au point de croix, faciles à exécuter, garnissent très agréablement le jersey, la toile et la toile un peu grenue qu'on emploiera pour des robes de sport ou de campagne. Le jersey de coton fera aussi de charmantes robes, se fripant moins que la toile; il ne réclame pas d'aussi fréquents blanchissages.

JEANNE FARMANT.



Costume de jersey gros bleu garni de dershella bleu et gris. La jaquette, courte et un peu vague, s'ouvre sur un gilet.

Petite robe de toile marine brodée de laine jaune. Cette robe s'échancre sur un plastron de drap jaune.

Robe de dershadrapp marine ouverte sur un gilet de shantung bordé les poches.

HENRIETTE FESTON. — Elle adore son mari!

GERMAINE FRANCEUR. — Est-ce qu'il est aussi riche qu'on dit, cet Arthur Gratte?

M^{me} DESSIN. — Il était déjà riche avant la guerre. Depuis la guerre il a gagné des millions. Il est dans toutes les grandes affaires!

GERMAINE FRANCEUR. — Je le trouve charmant. Vous me le présenterez tout à l'heure. Je l'inviterai à dîner chez moi.

HENRIETTE FESTON (bas à M^{me} Dessin). — Cette Germaine est cynique!

M^{me} DESSIN. — Tiens!... Voici ce jeune lieutenant blessé. Comme il a une figure intéressante!

En effet, Georges Hyper rentre dans le salon. Il est seul et semble fatigué.

HENRIETTE FESTON (à Georges Hyper, lui présentant un fauteuil). — Asseyez-vous, lieutenant.

GEORGES HYPER (confus). — Je vous remercie, madame.

HENRIETTE FESTON. — Vous avez été si cruellement touché!

GEORGES HYPER. — Je ne suis pas encore complètement guéri... et je ne suis pas non plus habitué à marcher avec cet horrible « pilon ».

M^{me} DESSIN. — Vous aurez une jambe artificielle? Je connais un officier qui en a une... « Ça ne se voit pas! »

GEORGES HYPER (froidelement). — En effet, madame, une jambe artificielle « ça se voit moins ». Et j'en ai une chez moi des plus perfectionnées. Mais c'est très lourd, très gênant, beaucoup plus gênant que ce bout de bois, en somme léger. Et comme je vous assure que je n'ai plus la moindre coquetteur...

BRIGITTE (accourant et s'adressant, très gracieuse, à Georges Hyper). — Lieutenant, avez-vous goûté? Voulez-vous que je vous conduise?

GEORGES HYPER. — J'ai goûté, chère madame... Vous êtes infiniment trop bonne.

BRIGITTE. — Asseyez-vous auprès de moi, voulez-vous? Causez un peu... Ma petite sœur m'a raconté combien vous avez eu une conduite héroïque...

GEORGES HYPER. — Oh!... madame!... Vous me ferez tant de plaisir en ne me parlant jamais de ça! Mlle Simone a eu tout de fait tort de vous raconter cet épisode de la guerre où j'ai été mêlé. Mais laissez-moi vous dire, à mon tour, combien votre sœur a été bonne et dévouée pour moi. Elle m'a soigné avec une sollicitude!

BRIGITTE (légèrement). — Simone est une très gentille petite fille. Je lui sais beaucoup de gré de vous avoir amené chez moi... et j'espère vous y revoir. Quand je dis: « chez moi »...

GEORGES HYPER. — Je sais... je sais

que vous habitez Roubaix, que vous avez dû vous enfuir...

BRIGITTE. — Heureusement ma mère m'a recueillie...

GEORGES HYPER. — Vous avez retrouvé la maison de votre enfance...

BRIGITTE (avec intention). — C'est vrai... mais quand une femme a goûté de son intérieur à soi!... Et puis... n'est-ce pas?... ma vie n'est pas bien gaie ici!... Il ne faut pas en juger par aujourd'hui où vous me voyez entourée... Ma chère maman n'est plus jeune!... Elle aime sa tranquillité. (Coquette.) Je n'ai pas son âge; je me trouve souvent bien seule!

GEORGES HYPER (naïvement). — Vous avez beaucoup d'amis, madame.

BRIGITTE (coquette). — C'est vrai!... Mais il est si difficile de trouver des amis qui vous plaisent, des amis avec lesquels on puisse causer!

GEORGES HYPER (qui ne s'aperçoit pas de la coquetteur de Brigitte). — Il est certain que c'est rare. Il faut avoir des idées communes, des goûts communs...

BRIGITTE (à part). — Il ne rend pas du tout! Allons plus fort! (Haut.) Il me semble que nous devons avoir bien des idées communes... J'aimerais beaucoup causer avec vous...

Et Brigitte continue à faire tout son possible pour essayer de conquérir le lieutenant. A la vérité, Georges Hyper reste impassible. Les petites manœuvres de Brigitte lui échappent. Mais elle n'échappent pas à Simone, qui les pousse depuis quelque temps. Simone a été accablée par les invités; elle a dû s'occuper de servir le thé; elle a perdu de vue Georges Hyper, mais, aussitôt libre, elle le cherche. Or voilà qu'elle l'aperçoit en conversation animée avec Brigitte et que les petites mines de cette dernière lui apparaissent cruellement. Elle ne réfléchit pas. Elle devient aussitôt atrocement jalouse: « Est-ce vrai? se dit-elle. Et voilà donc pourquoi Brigitte paraissait si hostile à ma sympathie pour M. Hyper? C'est donc qu'elle l'aime! Et que vais-je devenir? » Elle ne se rend pas compte de l'absurdité de ses suppositions. Et aussitôt un plan audacieux se forme dans sa petite tête. Elle quitte l'embrasure de la porte où elle s'était embusquée et regagne la salle à manger, où elle trouve Arthur Gratte en train de dévorer des sandwichs.

SIMONE (dont l'air égaré cache l'agitation intérieure). — Ah! monsieur Gratte!... Avez-vous tout ce qu'il vous faut? Avez-vous goûté au gâteau au chocolat? Voulez-vous du champagne?

M. GRATTE (paternel). — Mais j'ai été gâté, mademoiselle Simone... Vous êtes bien trop gentille!

SIMONE. — C'est que je veux que vous ne manquiez de rien.

M. GRATTE. — Votre charmante sœur a bien voulu me servir, déjà...

SIMONE (vivement). — Brigitte?... Oui, mais, en ce moment, elle oublie tout le monde!

M. GRATTE (riant). — Qu'est-ce que vous me dites là, mademoiselle Simone!

SIMONE. — Je dis la vérité. Brigitte

oublie tous ses invités. Elle est en train de flirter avec le soldat qui n'a plus qu'une jambe.

M. GRATTE (riant). — Comme vous êtes drôle, mademoiselle Simone! Vraiment votre sœur flirte avec le soldat qui n'a plus qu'une jambe? C'est terrible!

SIMONE (ironique). — Naturellement! Vous vous moquez!... Dès lors que Brigitte est mariée, elle a le droit de flirter avec qui elle veut!... Moi, qui ne suis pas mariée...

M. GRATTE. — Vous vous marierez bientôt, mon enfant!

SIMONE (sérieuse). — Ne m'appellez pas mon enfant... Je ne suis plus une enfant!... Ça m'agace qu'on me traite toujours en enfant!... A l'âge que j'ai, maman était déjà mariée; elle me l'a dit...

M. GRATTE (indulgent). — Eh bien... ça viendra... ça viendra bientôt. Vous êtes charmante, vous êtes...

SIMONE (très agitée). — Je serai une femme très gentille, j'aimerais beaucoup mon mari; je suis un bon parti. Maman m'a dit ça...

M. GRATTE (interloqué). — Mais oui, mais oui... vous êtes tout cela. Je suis bien sûr, mademoiselle, que l'homme qui vous épousera sera très heureux.

SIMONE (regardant M. Gratte dans les yeux). — Vous dites ce que vous pensez?

M. GRATTE (paternel). — Mais oui, mademoiselle Simone.

SIMONE. — Alors... épousez-moi!...

M. GRATTE (stupéfait). — Moi!...

SIMONE. — Oui! oui!... Epousez-moi! Allez vite demander ma main à maman! (Tandis que M. Gratte demande s'il ne devient pas fou, Simone pense: « Voilà Brigitte veut m'enlever M. Hyper; moi, je vais lui enlever son Arthur Gratte!... Ce sera bien fait! » (Puis elle prend M. Gratte par la manche et dit): Venez vite! Maman est dans le petit salon!...

(Bon gré, mal gré, Arthur Gratte est amené devant Mme Mouette, à laquelle Simone lance: Maman... voici M. Gratte qui vient te demander ma main! (Et elle se sauve.)

M^{me} MOUETTE (stupéfaite). — Hein?... Quoi?... Qu'est-ce que c'est que cette histoire?... Vous venez me demander la main de Simone?...

M. GRATTE. — Non, madame!... Non, madame!... Je vous avoue que je ne comprends rien à ce qui se passe... Votre fille, Mlle Simone, me paraît assez exaltée en ce moment...

M^{me} MOUETTE. — Cher monsieur, il se passe ici des choses extraordinaires!... Nous allons tâcher de les éclaircir. Où est ma fille Brigitte?...

M. GRATTE. — Je ne l'ai pas revue depuis quelques instants. Mlle Simone m'a dit qu'elle... causait avec le soldat qui n'avait plus qu'une jambe!...

M^{me} MOUETTE (levant les bras au ciel). — Venez, monsieur, venez!... Et tâchons de faire un peu de lumière sur ces mystérieux incidents!

Pierre-VALDAGNE.

Savonnerie MICHAUD
PARIS

Voulez-vous avoir la main douce et blanche?

LE SAVON ONCTUOSIS
TRÈS PRATIQUE POUR LE BAIN
AFFINE ET EMBELLIT LA PEAU
En vente partout

Le sucre des confitures

Grâce à une distribution de saccharine, on pourra, en quatre mois, économiser dans chaque famille un kilo de sucre par personne.

L'état des disponibilités ne permettant pas de faire cette année d'attribution de sucre pour la confection des confitures de ménage, le ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement a décidé de mettre à la disposition de la consommation familiale une certaine quantité de saccharine afin de permettre de réserver une quantité de sucre correspondante.

Pour le mois de mai, la quantité de saccharine mise à la disposition de la consommation familiale par personne correspond au pouvoir édulcorant de 250 grammes de sucre: c'est donc 250 grammes de sucre que chaque consommateur pourra réserver pour la confection des confitures de ménage.

Les préfets prendront les mesures utiles pour assurer la distribution de la saccharine dont les stocks nécessaires ont été mis actuellement à leur disposition.

Le ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement envisage une répartition mensuelle de saccharine aux mêmes fins pendant les mois d'été, et il sera fait de nouvelles attributions pour les mois de juin, juillet et août.

La vente des biscuits autorisée jusqu'au 30 juin

Afin d'éviter que ne soient perdues des denrées essentiellement utiles à l'alimentation, le ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement avait imparti aux fabricants de biscuits et aux détaillants un délai de vente qui expirait pour les premiers le 30 avril et doit prendre fin pour les seconds le 15 mai.

Par suite des circonstances, le ministre a été amené à accorder à nouveau, tant aux fabricants de biscuits qu'aux détaillants, un délai supplémentaire qui expirera pour les premiers le 15 juin et pour les seconds le 30 du même mois.

Ce délai est toutefois accordé sous la réserve expresse que le prélèvement de 10 % effectué au profit des œuvres de guerre sur le montant des ventes faites par les fabricants sera continué.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

LA SANTÉ ET LES PRÉJUGÉS

Il subsiste en matière d'élégance de vieux préjugés ridicules dont certaines femmes sont esclaves, même quand leur santé s'en ressent. La ceinture fait partie des accessoires que, sous prétexte de coquetteur, souvent on ne veut pas porter. Dans tous les cas d'affections abdominales, de déplacement ou de faiblesse des organes, après une opération, une ceinture est indispensable et imposée par le médecin.

On désire, naturellement, que cette ceinture grossisse le moins possible, tout en soutenant parfaitement les organes. La Ceinture-Maillet du docteur Clarans réunit ces deux qualités: tissée sur mesure en un nouveau tissu élastique indéformable, sans palles ni boucles, elle ne forme aucune épaisseur sous le corset et répond à toutes les exigences de l'hygiène.

La plaquette illustrée sur la Ceinture-Maillet et les Corsets-Maillets du docteur Clarans vous sera envoyée gratuitement sur demande adressée à M. C. A. Clavier, spécialiste breveté, 234, faubourg Saint-Martin (angle de la rue Lafayette), Paris. Consultations et applications tous les jours par dames spécialistes. (Métro: Louis-Blanc.)

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Ancienne abonnée. — Les produits dont vous nous parlez sont connus sous le nom de « Préparations Héra ». Demandez à cette maison, 81, rue de Chézy, à Neuilly, et de notre part, sa jolie brochure illustrée contenant quantité de conseils pratiques sur les soins de toilette.

Roussette. — Le traitement usité pour les taches de rousseur est trop incertain pour un peu de quinze ans. Je ne puis vous le conseiller. Commencez par des ablutions à l'harmonique: une cuiller à bouche dans un verre d'eau.

Simone. — Si bien poudrer ne consiste pas à mettre sur son visage une couche uniforme d'une poudre plus ou moins grossière. Il faut savoir proportionner la dose de poudre aux ombres et saillies du visage. Seule, par sa finesse impalpable, son velouté, la Poudre de riz de Luz permet d'obtenir des résultats satisfaisants.

Nancy. — Il n'y a pas de règle absolue. Une très jolie ligne serait obtenue avec 1 mètre 65 correspondant au mannequin 44.

Yvette. — Rougissez le passage avec de la poudre de quinquina. Un simple lavage leur rendra la teinte primitive.

LES RÉSULTATS SPORTIFS

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe de guerre. — Résultats de la première journée: Ligue bat F.C.A.F. par 4 buts à 1; U.S.F.S.A. bat F.G.S.P.F. par 5 buts à 1.

Le match Angletterre-Ecosse. — Ce match s'est disputé hier en France devant plusieurs milliers de soldats anglais. L'Ecosse a triomphé par 2 buts à 1 après prolongation.

COURSE A PIED

La Coupe des Hôtelliers. — Cette épreuve a groupé 120 partants; 110 ont terminé le parcours: Porte-Maillet-pont de Puteaux et retour (5 kil. 500). Résultats:

Classement général. — 1. Vermeulen, en 18 m. 21 s.; 2. Devaux, 3. Le Bouteux, 4. G. Lacroix, 5. H. Lacroix, 6. Camus, 7. Boirand, 8. Gaillard, 9. Varioles, 10. Pénoloe.

Dans le classement hôteliers, Montagna termine en tête et le restaurant Pailard gagne la Coupe. — G. L. G.

POITRINE IMPECCABLE
OPULENTE, FERME, HARMONIEUSE

Acquise ou récupérée rapidement et sûrement, chez la femme et la jeune fille, par l'EUTHÉLINE, seul composé nouveau, absolument inoffensif, approuvé par le corps médical et reconnu scientifique. (Communiqué à l'Académie des sciences (Séance du 25 Fév. 1917) et à la Société de Biologie (Séance du 17 Fév. 1917).) Laboratoire: 1, rue de la Nation, 2, rue de la République, 3, rue de la Liberté, 4, rue de la Paix, 5, rue de la République, 6, rue de la Liberté, 7, rue de la Paix, 8, rue de la République, 9, rue de la Liberté, 10, rue de la Paix, 11, rue de la République, 12, rue de la Liberté, 13, rue de la Paix, 14, rue de la République, 15, rue de la Liberté, 16, rue de la Paix, 17, rue de la République, 18, rue de la Liberté, 19, rue de la Paix, 20, rue de la République, 21, rue de la Liberté, 22, rue de la Paix, 23, rue de la République, 24, rue de la Liberté, 25, rue de la Paix, 26, rue de la République, 27, rue de la Liberté, 28, rue de la Paix, 29, rue de la République, 30, rue de la Liberté, 31, rue de la Paix, 32, rue de la République, 33, rue de la Liberté, 34, rue de la Paix, 35, rue de la République, 36, rue de la Liberté, 37, rue de la Paix, 38, rue de la République, 39, rue de la Liberté, 40, rue de la Paix, 41, rue de la République, 42, rue de la Liberté, 43, rue de la Paix, 44, rue de la République, 45, rue de la Liberté, 46, rue de la Paix, 47, rue de la République, 48, rue de la Liberté, 49, rue de la Paix, 50, rue de la République, 51, rue de la Liberté, 52, rue de la Paix, 53, rue de la République, 54, rue de la Liberté, 55, rue de la Paix, 56, rue de la République, 57, rue de la Liberté, 58, rue de la Paix, 59, rue de la République, 60, rue de la Liberté, 61, rue de la Paix, 62, rue de la République, 63, rue de la Liberté, 64, rue de la Paix, 65, rue de la République, 66, rue de la Liberté, 67, rue de la Paix, 68, rue de la République, 69, rue de la Liberté, 70, rue de la Paix, 71, rue de la République, 72, rue de la Liberté, 73, rue de la Paix, 74, rue de la République, 75, rue de la Liberté, 76, rue de la Paix, 77, rue de la République, 78, rue de la Liberté, 79, rue de la Paix, 80, rue de la République, 81, rue de la Liberté, 82, rue de la Paix, 83, rue de la République, 84, rue de la Liberté, 85, rue de la Paix, 86, rue de la République, 87, rue de la Liberté, 88, rue de la Paix, 89, rue de la République, 90, rue de la Liberté, 91, rue de la Paix, 92, rue de la République, 93, rue de la Liberté, 94, rue de la Paix, 95, rue de la République, 96, rue de la Liberté, 97, rue de la Paix, 98, rue de la République, 99, rue de la Liberté, 100, rue de la Paix.

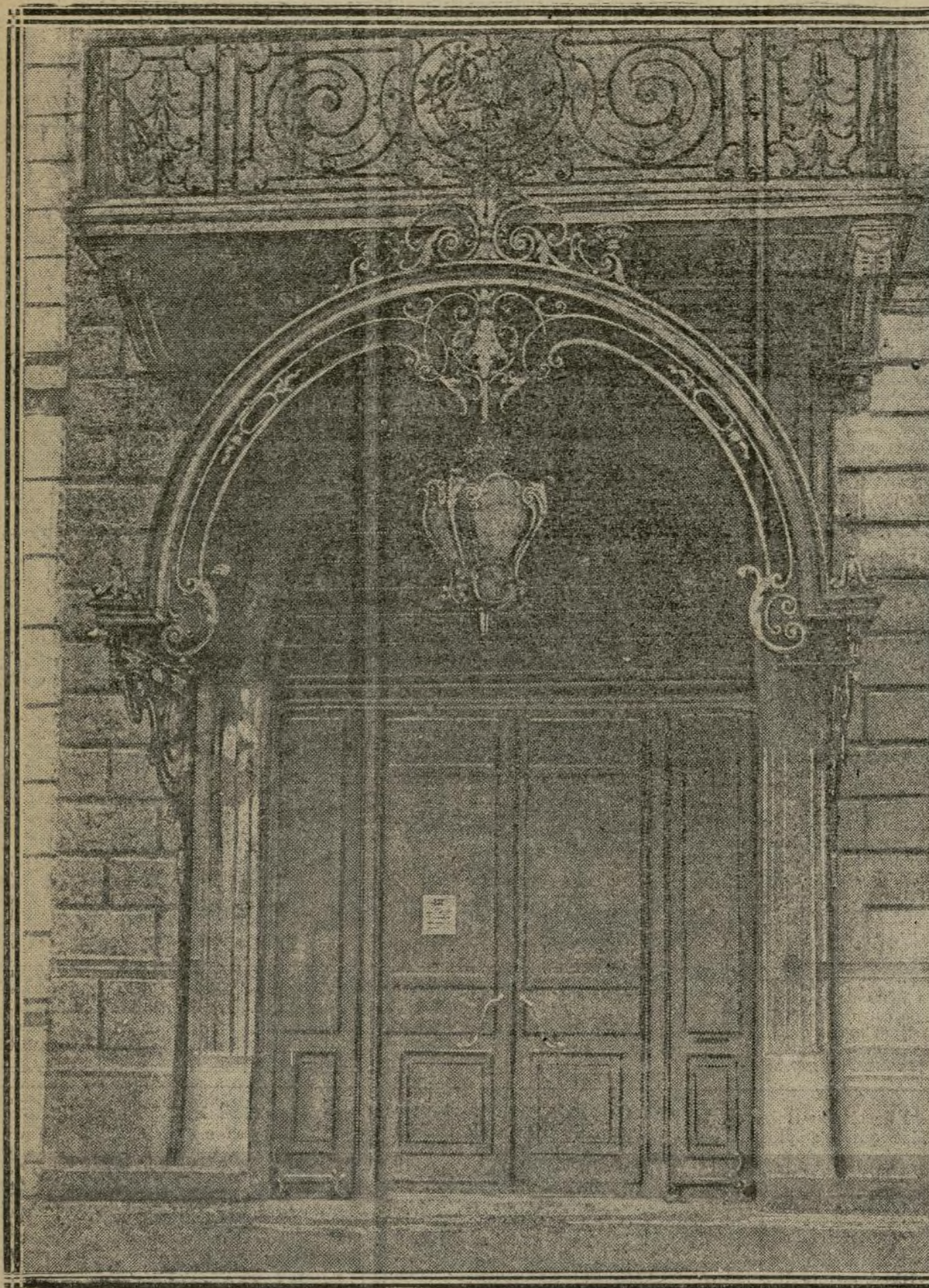
C'est une grande sagesse de n'avoir ni précipitation dans ses actes ni opiniâtreté dans ses sentiments.

EXCELSIOR

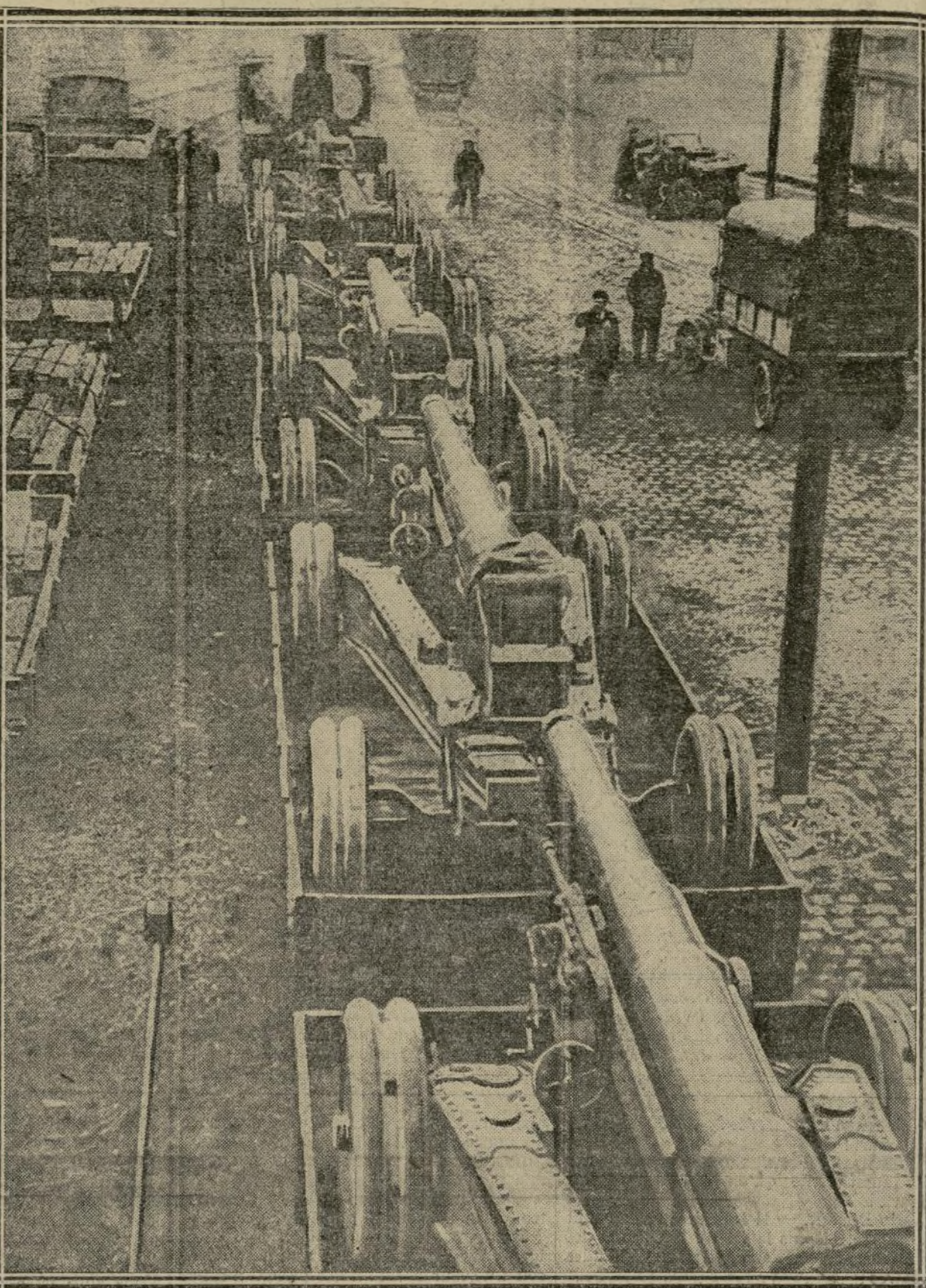
C'est sagesse encore de ne pas croire à tout ce qu'on dit et de ne pas répéter aussitôt tout ce qu'on apprend et tout ce qu'on pense.

LE PALAIS DE L'AMBASSADE FRANÇAISE A PETROGRAD

LA FRANCE FABRIQUE DES CANONS POUR L'AMÉRIQUE



LA GARDE EN A ÉTÉ CONFIEE AU CONSULAT DE DANEMARK
M. Noulens ayant décidé, après la capitulation russe, de quitter Petrograd livré à l'anarchie, le palais de l'ambassade de France a été mis sous la sauvegarde du consul de Danemark. Voici la porte du palais, avec un écriteau qui est timbré du pavillon danois.



CANONS DE 155 EN PARTANCE A LA GARE D'ORLÉANS POUR UN PARC
Le ministère de la Guerre des Etats-Unis ayant décidé que les troupes américaines seraient dotées de canons semblables aux nôtres, des commandes fort importantes ont été passées à nos arsenaux. Voici des 155 expédiés de Paris à l'armée du général Pershing.

LES THÉÂTRES

Assemblées générales. — Aujourd'hui aura lieu, au théâtre Edouard-VII, sous la présidence de M. Félix Huguenet, l'assemblée générale des artistes dramatiques et lyriques des théâtres français.
Mardi, 14 mai à 1 h. 12, salle du Conservatoire de musique (rue du Conservatoire), assemblée générale annuelle de l'Association des Artistes musiciens.

OLYMPIA
Central 44-68
FAUTEUILS 3 HEURES
1, 2, 3 francs
DE GAJETÉ

GAUMONT PALACE
"SON FLIRT"
Interprété par G. Béhan
"LA PEINE DU TALON"
Ciné-Vaudeville Gaumont
LES ANNALES DE GUERRE
et LES GAUMONT-PALACE ACTUALITÉS
Loc. A. r. Forest. Tél. Maréchal 16-79, ouverte
vendredi, samedi et dimanche

Une œuvre de Perez Galdos. — Les journaux madrilènes publient de longs comptes rendus de la nouvelle pièce du célèbre romancier et auteur dramatique Perez Galdos, représentée mercredi soir au théâtre Princesa.

Ce drame, intitulé *Sainte Jeanne de Castille*, est une évocation des derniers jours de l'infortunée reine de Castille, Jeanne la Folle, mère de Charles Quint. Le rôle de la reine de Castille est interprété par la célèbre actrice Kirgu.

Les journaux sont unanimes à reconnaître que la nouvelle œuvre de Perez Galdos est magnifique.

LA JOURNÉE :

Opéra, relâche ; dem., 7 h. 30, *Thais*.
Comédie-Française, 8 h. 15, *Primrose*.
Opéra-Comique, relâche ; dem., 7 h. 30, *les Contes d'Hoffmann*.
Odéon, 7 h. 45, *la Robe rouge*.
Vaudeville, 2 h. 30, *Faisons un rêve*.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *la Flambee*.
Ambigu, 8 h. 15, *Quatre femmes et un caporal*.
Palais-Royal, rel. ; dem., 2 h. 30, *la Cagnotte*.
Châtelet, demain, 8 h. 15, *la Course au bonheur*.
Antoine, 8 h. 30, *M. Bourdin, professeur*.
Gymnase, 8 h. 45, *Petite Reine*.
Athenae, 8 h. 30, *la Dame de chambre*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*
Trianon-Lyrique, rel. ; dem., *le Grand Mogol*.
Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle nuit*.
Capucines, 8 h. 30, *Paris au bleu ! revue ; Une petite fois : Pour dire quelque chose*.
Scala, 8 h. 30, *Amour et Cie*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *l'Expérience du docteur Lorde, le Triangle*.
Déjazet, 8 h. 30, *la Classe 36*.
Th. des Arts, 8 h., *les Gosses d'an* les ruines*.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la revue
Quand même ! 2 actes, 35 tableaux, 100 artistes.
Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall (20 numéros amusants).
Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Rose Amy, Magnard dans la revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *Son Flirt et la Peine du talon*.

Nous rappelons à nos lecteurs du front que les coopératives approvisionnées par les Messageries Hachette doivent être à même de leur procurer notre journal sans aucune majoration de prix ; il leur suffit d'en remettre la commande à la coopérative.

CORNEE BEEF
Viande cuite et désossée de 1^{re} qualité. Vente directe au consommateur.
Franco 408 fr. la caisse de 48 boîtes de 340 gr. net, cont. mandat ou remb.
Echantillon franco 2 boîtes, 3 fr. Henri LEBOSSE, Corned Beef, Le Havre.

SAVON de ménage "THE SWEETHEART"
postal 10 k. br. 27 f. fco gare, px spéc p quant. Repr. dem. Ed. J. Pourpe, 120, r. Ferrar, Marseille.

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du D^r SHERLOCK
SPECIALÉ POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelques minutes
POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flac. 6 fr. mandat timb. Exp. discr.
S. POTEVIN, 2, Pl. du Th^{re} Français, Paris

GRAINS MIRATON
Un Grain assure effet laxatif
3^e CHATEL GUYON 3^e

VOIES URINAIRES
Maladies de la PEAU
Prostate, Aortite, Impuissance.
Écoulements, Rétrécissements,
Fistules, Mitrice, Pertes, Exéma,
Démangeaisons, Gale, Dermite, etc.
Consultez les Docteurs Spécialistes de
l'INSTITUT MILTON
Grand Clinique universi-
tair pour la su-
périorité de ses traitements
et la modicité de ses prix
7 et 9, Cité Milton
r. des Martyrs Paris (9^e)
608 pour dames, 616
ouvert de 10 h. à 11 h.
Traitements correspondants

FEMMES QUI SOUFFREZ
VOUS SEREZ SOULAGÉES & GUÉRIES PAR LES
PILULES VÉGÉTALES
DE L'ABBAYE DE CLERMONT
VÉRITABLE JOUVENCE
Renseignements & Brochure Gratuite
B. THÉZÉ & LAVAL (Mayenne)
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

AVOCAT 10fr. Consult. rue Vivienne, 51,
Paris. Divorce. Annulation
religieuse. Réhabilitation
à l'encre de foudre.

Procès. Sujets confidentiels. Enquêtes discrètes (32^e année).

La documentation sur la guerre la plus
complète et la plus exacte est fournie par la
collection d' "Excelsior". Demander conditions
spéciales à nos bureaux.

FORCES INCONNUES
Avec la
CAYMANIANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre
une personne à votre volonté, même à distance. Dem.
à M. STEFAN, 92, Ed. St-Marc, Paris son livre N° 27 GRATIS.

GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Maladies de la Femme

LA METRITE



Toute femme dont les
régles sont irrégulières et
douloureuses, accompa-
gnées de courages, maux
de reins, douleurs dans le
bas-ventre ; celle qui est
sujette aux Hémorragies,
aux Maux d'estomac, Vo-
missements, Renvois, Ai-
goureux, Manque d'appétit,
aux idées noires, doit
guérir la METRITE.

La femme atteinte de Métrite guérira sû-
rement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible, à la condition
qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit la
Métrite sans opération, parce qu'elle est
composée de plantes spéciales ayant la pro-
priété de faire circuler le sang, de déconges-
tionner les organes malades en même temps
qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des in-
jections avec l'Hygiène des Dames, la boîte
2 fr. 25 (ajouter 0.30 par boîte pour l'impôt).


La Jouvence de l'Abbé Soury est le régu-
lateur des règles par excellence, et toutes
les femmes doivent en faire usage à inter-
valles réguliers pour prévenir et guérir :
Tumeurs, Cancers, Fibromes, Hémorragies,
Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse,
Neurasthénie, contre les accidents du Retour
d'âge, Graines, Vapeurs, Étourdissements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve
dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 ;
franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr.
franco contre mandat-poste adressé à la
Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable
JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY
avec la signature MAG. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits.) 292

ANDRÉ CITROËN  **ACIER A COUPE RAPIDE**
INGÉNIEUR CONSTRUCTEUR - 139 QUAI DE JAVEL PARIS "AC DOUBLE CHEVRON" LIVRAISON IMMÉDIATE